



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NOTICE HISTORIQUE
SUR LE
CHATEAU FÉODAL
D'ÉTAMPES

L'UNE DES CURIOSITÉS ARCHÉOLOGIQUES LES PLUS REMARQUABLES
DES ENVIRONS DE PARIS

PAR
LÉON MARQUIS



PARIS

AUG. AUBRY, LIBRAIRE
RUE DAUPHINE, 16.

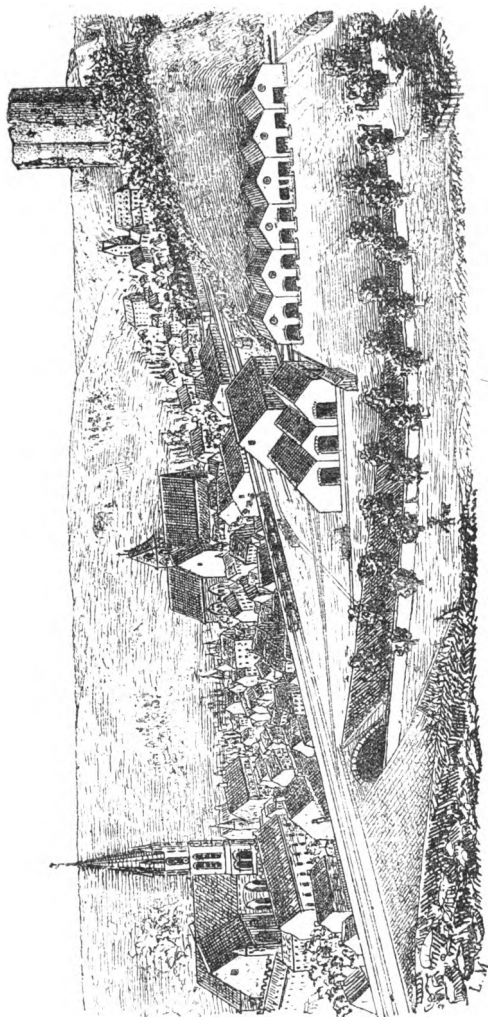
DUMOULIN, LIBRAIRE
QUAI DES AUGUSTINS, 13.

ÉTAMPES
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1867

NOTICE HISTORIQUE
SUR
LE CHATEAU FÉODAL
D'ÉTAMPES.

ÉTAMPES. — IMPRIMERIE DE AUG. ALLIEN.



**Vue de la ville et du donjon d'Étampes ,
prise de la colline du Mâchefer.**

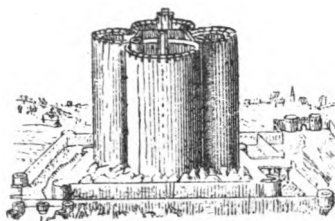
NOTICE HISTORIQUE
SUR LE
CHATEAU FÉODAL
D'ÉTAMPES

L'UNE DES CURIOSITÉS ARCHÉOLOGIQUES LES PLUS REMARQUABLES
DES ENVIRONS DE PARIS

PAR
LÉON MARQUIS

Les ruines fournissent au cœur de majestueux
souvenirs, et aux arts des compositions tou-
chantes.

CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*,
3^e partie, liv. V, chap. 3.



PARIS

AUG. AUBRY, LIBRAIRE
RUE DAUPHINE, 16.

DUMOULIN, LIBRAIRE
QUAI DES AUGUSTINS, 13.

ÉTAMPES
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

—••—
1867

A MONSIEUR

TH. CHARPENTIER,

Maire de la ville d'Étampes, Membre du Conseil général de Seine-et-Oise,
Officier d'Académie, Chevalier de la Légion-d'Honneur.

Monsieur,

J'ai essayé, après bien d'autres, d'attirer l'attention publique sur les monuments archéologiques d'une cité à laquelle je tiens par les entrailles.

Le peu que je sais, le peu que je suis, je le dois à la générosité de l'administration municipale d'Étampes, et surtout à votre bienveillant appui, qui ne m'a jamais fait défaut.

*Aussi, Monsieur, en agréant l'hommage d'un
modeste opuscule qui n'a peut-être d'autre mérite
que les efforts qu'il m'a coûtés, vous me donneriez
un nouveau témoignage d'intérêt dont je vous serais
infiniment reconnaissant.*

LÉON MARQUIS.



NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE CHATEAU FÉODAL

D'ÉTAMPES.

CHAPITRE I^{er}. — PRÉLIMINAIRES.

**La tour de Guinette. — Le manoir d'Estampes. — Origines.
— Armoiries. — Étymologies.**

Le voyageur qui d'Orléans se dirige vers Paris, aperçoit sur sa gauche, à la station d'Étampes, une colline surmontée de ruines gigantesques, consistant principalement en une vieille tour désignée dans la localité et au loin à la ronde sous le nom de *tour de Guinette*.

Cette tour est le reste du donjon du *castel d'Estampes*, devenu à jamais célèbre par les souvenirs qui se rattachent à son histoire.

L'origine du château d'Étampes est restée inconnue. On croit que ce *castel* date de l'époque *gallo-romaine*, mais qu'il a été rebâti plusieurs fois, et que le bon roi Robert-le-Pieux lui a donné une grande importance.

La ville était alors divisée en deux parties : l'une, du côté de Paris, qui s'appelait *Estampes-le-Chastel* ou *Estampes-les-Nouvelles*, fut bâtie par Robert-le-Pieux, ou au moins considérablement agrandie par ce roi ; l'autre, la plus ancienne, qui

remonte à deux mille ans, nommée par cela même *Estampes-les-Vieilles*, comprenait du côté d'Orléans le bourg Saint-Martin (1).

Dom Basile Fleureau, dans son histoire des *Antiquitez de la ville et du duché d'Estampes*, dit qu'on n'a pas de preuves suffisantes pour justifier que le roi Robert a été le fondateur d'*Estampes-les-Nouvelles* ou *Estampes-le-Châtel* (2).

On voit dans l'*Histoire du Gastinois*, par dom Guillaume Morin, que « le roi Robert fit construire à Estampes un *château* « de forte structure, y fonda l'église Notre-Dame où il mit un « collège de chanoines, et ordonna le comté d'Estampes à son « frère naturel Amaury, le même qui fit bâtir Montfort-l'A-maury » (3).

André Du Chesne ne doute pas non plus que « le roi Robert « n'ait jeté les premiers fondements du *château d'Estampes* » (4).

Le chroniqueur Helgaud dit que « la reine Constance, se- « conde femme de Robert-le-Pieux, avait fait bâtir un beau « palais et un oratoire au *castel d'Estampes* » (5).

Avant le roi Robert, on ne trouve dans l'histoire aucune trace

(1) Étampes-les-Vieilles était une ville tout à fait distincte d'Étampes-le-Châtel, et ayant comme cette dernière plusieurs églises dans une enceinte fortifiée.

(2) Basile Fleureau naquit vers 1620. Il entra dans l'ordre des religieux barnabites de la Congrégation de Saint-Paul, et consacra sa vie presque tout entière à recueillir les matériaux de l'histoire de la ville d'Étampes, sa patrie. Son ouvrage fut publié par un autre barnabite, dom Rémi de Montmerlier, sous ce titre : *Les Antiquitez de la ville et du duché d'Estampes*, Paris, 1683, in-4°, p. 23.

(3) Guillaume Morin (*Histoire du Gastinois*), Paris, 1630, in-4°, p. 480.

(4) André Du Chesne (*Antiquitez et recherches des villes, châteaux, etc., de toute la France*), Paris, 1609, in-8°, p. 309.

(5) Helgaud (*Vie du roi Robert*). Recueil des historiens des Gaules et de la France, par les religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, Paris, 1767, in-fol., t. x, p. 100. — Ces chroniques, écrites vers 1042, sont traduites en français, t. vi, p. 368, de la collection Guizot.

Le palais dont parle Helgaud était appelé le *séjour* ou le *palais des quatre tours*. Il est souvent confondu avec le château par les écrivains, quoique le palais d'Étampes, dont il existe encore quelques vestiges, fût situé dans le fond de la vallée, à une certaine distance du château.

d'*Estampes-le-Chastel*; on doit en conclure que ce nom avait été donné à cette partie de la ville par suite de la construction d'une vaste forteresse sur son territoire.

Du reste, une tradition locale bien connue attribue la construction du châtel d'Étampes au roi Robert.

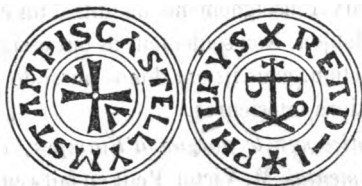
Ainsi cette forteresse a été bâtie ou reconstruite sous Robert-le-Pieux, vers l'an 1020.

Sur des pièces de monnaie en argent de Philippe I^{er}, on trouve ces mots latins :

CASTELLVM STAMPIS

c'est-à-dire *Estampes-le-Chastel* (1). Il existe plusieurs modèles de ces pièces.

Voici un dessin que nous extrayons des *Essais historiques sur la ville d'Étampes*, par M. Maxime de Mont-Rond (2).



(Fig. 1.) — Pièce de monnaie frappée à Étampes.

Voici un autre dessin tiré des *Monnaies féodales*, par Faustin

(1) Dramard (*Notice historique sur l'origine de la ville d'Étampes*). Dans cette brochure, couronnée par l'Institut, l'auteur démontre que la ville d'Étampes est d'origine gauloise, qu'elle existait sous l'empire romain et avait même une certaine importance sous Jules César. — En vente à Paris, chez Aubry, 16, rue Dauphine.

(2) De Mont-Rond (*Essais historiques sur la ville d'Étampes*). Étampes. 1836, in-8°, t. 1, p. 132. — M. Maxime de Mont-Rond, archiviste-paléographe, a publié, il y a une trentaine d'années, un ouvrage très-intéressant sur l'histoire de la ville d'Étampes, qui n'avait pas été faite depuis le père Fleureau; on y trouve une foule de documents curieux et inédits sur l'histoire de cette cité. Nous devons à M. de Mont-Rond les plus sincères remerciements pour les bons conseils qu'il a bien voulu nous donner.

Poey-d'Avant, que nous devons à l'obligeante communication de MM. Rollin, à Paris (1).



(Fig. 2.) — Autre pièce de monnaie frappée à Étampes.

Inutile de dire qu'il existe des pièces analogues de Louis VI et de Louis VII.

Il est donc clairement établi que le château d'Étampes existait à la fin du ^x^e siècle.

L'histoire ne nous a laissé que très-peu de documents sur le château. Néanmoins, quelques écrivains ont pu fournir récemment de précieux renseignements déduits d'un examen sérieux des ruines du donjon. Non-seulement ils ont assigné une époque à cette construction, mais ils ont donné aussi de curieux détails sur ses dispositions intérieures.

Dans sa *Notice sur le donjon d'Étampes*, insérée dans le *Bulletin monumental*, M. Victor Petit en fait remonter l'origine à la fin du ^x^e siècle, et pour ainsi dire « à la première période « du règne de Philippe-Auguste, de 1180 à 1200 » (2).

D'après M. Viollet-le-Duc, « on ne doit assigner à la construction du donjon d'Étampes une époque antérieure à 1150 ni postérieure à 1170 » (3).

(1) Faustin Poey-d'Avant (*Monnaies féodales*), Paris, 1860, in-4°, p. 8 et planche 42, fig. 2. — Bureau de la *Revue numismatique française*, rue Vivienne, 12, chez MM. Rollin.

(2) De Caumont (*Bulletin monumental*), Paris, 1847, in-8°, tome xii, p. 488. — De Caumont (*Abécédaire ou rudiment d'archéologie*), Paris, 1858, in-8°, 2^e éd., p. 354.

(3) Viollet-le-Duc (*Dictionnaire raisonné de l'architecture française du ^x^e au ^{xvi}^e siècle*), Paris, 1854, in-8°, t. v, p. 51., art. donjon. — Ce bel ouvrage sera notre principal guide dans la description du château.

Tout ceci ne s'applique évidemment qu'au donjon et ne détruit pas ce que nous avons dit sur l'origine du château ; car, comme le dit M. Victor Petit, « on doit présumer que Philippe-Auguste, qui pourvut à la défense des villes de ses états en les entourant de hautes murailles, a achevé la forteresse commencée par Robert-le-Pieux et bâti le donjon dont on admire encore les ruines » (1).

Les emblèmes qui composent les blasons des villes ont généralement été adoptés pour perpétuer le souvenir des circonstances particulières de leur fondation ou de leur histoire. Les armes de la ville en sont un exemple frappant.

Plusieurs symboles ont été adoptés successivement pour les armoiries de cette cité ; ils rappellent sans contredit le *castel* qui a donné naissance à la nouvelle ville :

« De gueules à un château maçonné de sable, chargé d'un écu écartelé au 1^{er} et 4^e de France, au 2^e et 3^e de gueules à la tour d'or crénelée d'argent (2). »

« De gueules à une tour crénelée d'or, flanquée de deux tourelles en forme de guérite, aussi d'or ; la tour ouverte et ajournée de sable, chargée d'un écusson d'azur, à trois fleurs de lys d'or, deux et une, et brisé en cœur d'un bâton raccourci et péri, en bande, de gueules, et chargé de trois lions d'argent (3). »

« De gueules, à une tour crénelée, flanquée de deux tourelles en forme de guérites, le tout d'or, ouvert, ajourné et maçonné de sable ; au-dessus de la porte de la tour, un écus-

Nous devons à M. Viollet-le Duc les plus sincères remerciements pour les conseils judicieux et pour les encouragements précieux qu'il a bien voulu nous donner.

(1) De Caumont. — De Mont-Rond. — Du Tillet (*Mémoires de*).

(2) Fleureau (*Antiquités d'Étampes*), p. 28. Ce sont les armoiries d'Étampes-les-Nouvelles, au xvii^e siècle.

(3) Ces armes ont été concédées par lettres patentes de Louis XVIII, en date du 17 avril 1819. Les pièces sont conservées à l'Hôtel-de-Ville d'Étampes.

« son de France brisé en cœur, d'un bâton raccourci et péri en
« bande, de gueules, chargé de trois lionceaux d'argent (1). »

« De gueules, à un château d'or crénelé et surmonté d'une
« tour carrée et crénelée, du même, chargée d'un écusson
« écartelé, au premier et au quatrième de France, au deuxième
« et au troisième de gueules à une tour d'or (2). »

« De gueules, à trois tours crénelées d'or, accolées ensemble
« et finissant en cul-de-lampe; celle du milieu plus haute et
« plus basse que les deux autres est chargée dans son milieu
« d'un écusson écartelé, le 1^{er} et le 4 d'azur à une fleur de lis
« d'or, le 2 et le 3 de gueules à une tour crénelée d'or (3). »

Dans chacun de ces symboles, qui ont entre eux une certaine ressemblance, on croit reconnaître la grosse tour en ruines de l'ancien château : l'un d'eux surtout mentionne une tour carrée, et le plan du donjon d'Étampes ne s'éloigne pas beaucoup de cette forme.

L'étymologie du mot *Guinette* est encore plus obscure que l'origine du château dont cette tour marque l'emplacement. Les uns disent que *Guinette* vient du seigneur *Gui*, fils de Hugues du Puiset, et vicomte d'Étampes sous le règne de Louis-le-Gros. D'autres prétendent que ce nom est d'origine gauloise, et croient rencontrer dans les vestiges du *castel d'Estampes* les ruines d'un temple druidique où se faisait la consécration solennelle du *Gui*. Mais la plupart des étymologistes font venir avec raison *Guinette* du vieux mot français *guignier* (voir de loin, observer), parce que la situation et l'élévation de cette tour la rendaient singulièrement propre à cet usage (4).

(1) Traversier (*Armorial national de France*), Paris, 1843, in-f°, p. 27.

(2) Traversier, p. 27.

(3) Giraud de Saint-Fargeau (*Dictionnaire des Communes de France*), Paris, 1844, in-4°, tom. 1.

(4) De Mont-Rond, t. 1, p. 49. — Il serait difficile de trouver, parmi les rares vestiges de cette antique résidence, des ruines gallo-romaines; et, s'il y en a, le donjon assurément n'en fait pas partie : il constitue un système défensif employé seulement à partir du règne de Louis-le-Jeune.

CHAPITRE II. — HISTOIRE.

I. — Le château sous les rois Robert-le-Pieux, Philippe I^{er}, Louis VI, Louis VII (1020-1193).

Dans Helgaud on trouve l'anecdote suivante qui s'est passée au palais d'*Étampes-le-Châtel*, sous Robert-le-Pieux (1).

La reine Constance avait fait bâtir un beau palais et un oratoire au *château d'Étampes*. Quand ce palais fut construit, le roi fort content y vint dîner avec sa cour; et, voulant que rien ne manquât à la fête, ou plutôt que la fête en fût une pour tout le monde, il ordonna que tous les pauvres qui se présenteraient fussent admis auprès de lui : la salle du festin en fut bientôt remplie. Pendant le repas, l'un d'eux se glissa sous la table comme un chien et se coucha aux pieds du roi. Pendant que Robert lui passait des vivres, le pauvre profita de cette familiarité pour s'emparer d'un riche bijou qui pendait au vêtement royal, puis s'esquiva. Ce bijou avait une valeur de six onces d'or et s'appelait le *label*. Le roi ne crut pas devoir remarquer le larcin. Quand le repas fut fini on ordonna à tous les pauvres de se retirer. Le roi se leva de table, et la reine Constance s'étant aperçue aussitôt de la lacune dans la toilette de son royal époux, s'écria en colère : « Ah ! bon seigneur, quel est l'ennemi de

(1) On suppose que le château et le palais ne formaient alors qu'une seule et immense propriété, c'est pourquoi cette anecdote est rapportée ici.

« Dieu qui a déshonoré ainsi votre vêtement royal en le dé-
« pouillant de ce qu'il avait de plus précieux ? » Le roi répon-
dit : « Personne ne m'a déshonoré, celui qui m'a enlevé cet
« ornement en avait plus besoin que moi ; ce vol, grâce à Dieu,
« lui profitera. » Et, se réjouissant de la perte qu'il venait de
faire, il se rendit dans son oratoire. Là étaient présents : Guil-
laume, abbé de Dijon, le comte Eudes et plusieurs grands du
royaume (1).

Quand le roi Robert passait à Étampes et dans quelques
autres villes, il faisait distribuer abondamment du pain, du vin
et des aliments à trois cents et quelquefois à mille pauvres. Le
jeudi saint, il assemblait avec soin plus de trois cents pauvres ;
et lui-même à la troisième heure du jour, leur servait à chacun
des légumes, des poissons, du vin, et leur donnait un denier.
A la sixième heure, après avoir fait de semblables aumônes à
cent pauvres clercs et gratifié d'un denier douze d'entre eux, il
chantait de cœur et de bouche les cantiques du roi-prophète ;
puis, ceignant un cilice, il lavait les pieds des douze pauvres,
les essuyait avec ses cheveux, et après le repas donnait à cha-
cun deux sous (2).

Un acte passé à *Étampes-le-Châtel*, en 1030, prouve que
Robert-le-Pieux y séjournait quelquefois (3).

Des prévôts, des baillis et des vicomtes commandèrent autre-
fois au *château d'Étampes*. Un vicomte en avait la garde, vers
l'an 1100, quand Louis VI dit le Gros fut associé au trône par
Philippe I^{er}, son père, qui éprouvait le besoin de réprimer ses
vassaux rebelles. Le jeune prince, âgé de vingt-deux ans, se
signala aussitôt contre les barons du nord de Paris ; et plus
tard, devenu roi, c'est du *château d'Étampes* qu'il partit pour

(1) Helgaud (*Vie du roi Robert*).

(2) Helgaud. — Le sou d'argent représentait environ 36 francs de notre
monnaie.

(3) *Rec. des hist. de Fr.*, t. x, p. 623.

batailler contre ses grands vassaux, c'est-à-dire les sires de Montlhéry, du Puiset, de Rochefort et d'autres seigneurs qui, maîtres d'une foule de places inexpugnables enserrant la capitale, interceptaient les communications de Paris à Orléans et bravaient impunément la colère des souverains (1). Qu'on lise la *Tour de Montlhéry*, de M. Viennet, et on aura une idée nette de la situation que les seigneurs féodaux avaient faite à nos rois en ce temps-là (2).

En 1107, Louis-le-Gros fit mettre en prison dans la *tour d'Étampes* le seigneur Hombaïs, châtelain de Sainte-Sévère, pour le châtier des outrages qu'il faisait subir aux habitants des campagnes. Tous les gens qui étaient renfermés dans le château de Sainte-Sévère furent pendus après qu'on leur eût crevé les yeux, et les bâtiments du seigneur rebelle furent détruits de fond en comble; aussi cette nouvelle répandit la terreur dans tout le pays (3).

Ce fut sous Louis-le-Gros, en 1130, que se tint au château le quatrième concile d'Étampes, pour décider lequel avait été élu légalement à la papauté d'Anaclet II ou d'Innocent II. Saint Bernard, ce simple moine, véritable chef du monde chrétien, se prononça pour Innocent II qui fut reconnu par l'Église (4).

(1) Actuellement, le Puiset, non loin de Toury, se réduit à une masse informe de ruines. — La tour majestueuse de Montlhéry s'élève sur un mamelon qu'on aperçoit très-distinctement de la station de Saint-Michel, entre Étampes et Paris. — Les ruines imposantes de Rochefort, situées à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest d'Étampes, sont assises sur la crête d'un mamelon qui est littéralement inaccessible.

(2) Viennet (*La Tour de Montlhéry*), Paris, 18.., in-4°. — Dulaure (*Histoire des environs de Paris*), 1828, in-8°, t. vii, p. 257. — De Mont-Rond, t. i, p. 93.

(3) *Chroniques de Saint-Denis*, chap. xiv. — Cette expression *la tour d'Étampes*, mentionnée dans ces chroniques, justifie l'existence du château d'Étampes à cette époque, et porterait même à croire que le donjon actuel existait déjà en 1107. — *Vie de Louis-le-Gros*, par Suger, abbé de Saint-Denis. — *Recueil des hist. de Fr.*, t. xii, p. 24.

(4) Cette assemblée est la plus importante de toutes celles qui furent convoquées à Étampes. L'histoire n'indique pas précisément dans quel

Louis VII dit le Jeune, fils et successeur de Louis-le-Gros, avant de partir pour la seconde croisade, convoqua au palais ou au *château d'Étampes*, le 16 février 1147, une assemblée composée des plus puissants seigneurs, pour choisir celui qui gouvernerait le royaume pendant son absence. Les suffrages se portèrent sur Suger, abbé de Saint-Denis, aussi dévoué au jeune prince qu'il l'avait été à son père.

En 1194, Philippe-Auguste fit enfermer au *château d'Étampes* Robert, comte de Leicester, qu'il avait fait prisonnier avec armes et bagages à l'attaque du fort de Léon, en Normandie, lors de ses démêlés avec Richard, roi d'Angleterre (1).

II. — Philippe-Auguste fait enfermer la reine Ingeburge dans le château d'Étampes. — Histoire de cette princesse (1193-1407).

En 1200, le *château d'Étampes* servit de prison à la reine Ingeburge (2), princesse danoise, dont les infortunes ont toujours excité les sympathies des cœurs généreux.

Ingeburge était fille de Waldemar I^{er} dit le Grand, et sœur de Canut ou Knud VI, qui régnèrent en Danemark pendant le XII^e siècle. Le roi de France Philippe, ayant entendu vanter la beauté de la princesse, envoya l'évêque de Noyon en Danemark pour demander sa main, déclarant à Canut qu'il ne voulait d'autre dot que la cession qui lui serait faite par le contrat de l'ancien droit que les rois de Danemark avaient sur le royaume d'Angleterre, et un secours en vaisseaux. Richard Cœur-de-Lion

édifice, mais tout porte à croire que ce fut dans le château ou dans la belle église de Notre-Dame-du-Fort (Notre-Dame actuelle), rangée depuis quelques années au nombre des monuments historiques.

(1) *Rec. des hist. de Fr.*, t. xix, p. 244.

(2) *Ingeburge*, en danois *Ingebour*, est quelquefois appelée *Ingelburge*, plus rarement *Isamburge* et *Isburge*. Le père Daniel, dans son *Histoire de France*, prouve, d'après des documents authentiques, que le vrai nom de la princesse danoise est *Ingeburge*.

était alors captif en Allemagne, et Philippe voulut profiter de son absence. Mais Canut et les états de Danemarck préférèrent offrir une somme de dix mille marcs d'argent pour dot (1). Le roi souscrivit à cette condition (2). Ingeburge partit pour la France, Philippe alla au devant d'elle jusqu'à Arras, et leur mariage fut célébré à Amiens, la veille de l'Assomption de la Vierge de l'année 1193 (3).

Le roi fit sacrer Ingeburge le lendemain par son oncle Guillaume de Champagne, archevêque de Reims. La cérémonie eut lieu en grande pompe, en présence de douze évêques suffragants de la métropole, d'une brillante assemblée de seigneurs et chevaliers, et d'une immense multitude de peuple.

Philippe, regardant la princesse pendant la cérémonie, commença par en avoir horreur : il trembla, il pâlit, et fut si troublé qu'il ne pût attendre la fin du couronnement. Cependant Ingeburge, âgée seulement de dix-huit ans, était aussi belle que vertueuse, et les historiens du temps s'accordent à dire qu'elle joignait à toutes sortes de qualités les grâces ingénues de son âge (4).

Voici le portrait d'Ingeburge tracé par Etienne, évêque de Tournay : « ... Elle est plus prudente que Sara, plus sage que « Rebecca, plus gracieuse que Rachel, plus dévote qu'Anne, « plus chaste que Suzanne, plus belle qu'Hélène, plus noble « que Polixène... »

On n'a jamais su les motifs de l'antipathie étrange que le roi conçût inopinément pour elle, et que les contemporains attribuaient à un sortilège.

(1) Environ 521 mille francs de notre monnaie.

(2) Gérault Hercule (*Mémoire sur Ingeburge de Danemark*). Ce mémoire, couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 11 août 1844, est inséré tome 1, 2^e série, de la *Bibliothèque de l'école des Chartes* (1844).

(3) Anselme (*Histoire généalogique de France*). Paris, 1726, in-fol., t. 1, p. 79. — Sismondi (*Histoire des Français*), 1828, in-8°, t. vi, p. 154.

(4) Géraud, § 1.

On se perd en conjectures sur les causes de cette subite aversion.

Philippe essaya de faire prononcer canoniquement le divorce, sous un prétexte de parenté ou d'affinité aux degrés prohibés ; mais les prélats et les barons se montrèrent si peu disposés à partager le blâme d'une pareille mesure que le roi se vit obligé de temporiser. On lui persuada même de faire une tentative pour se réconcilier avec la reine. Il manda donc Ingeburge à Saint-Maur, près Paris et, entra seul dans sa chambre à coucher ; mais il en ressortit au bout de quelques instants, jurant qu'Ingeburge ne pouvait être sa femme et, pénétré pour elle d'une aversion si profonde, qu'à peine endurait-il qu'on la nommât devant lui (1).

Ingeburge fut renvoyée de la cour, et Philippe prit la résolution de se séparer d'elle, prétendant n'avoir jamais consommé le mariage, contrairement à la déclaration d'Ingeburge. Le roi alléguait la parenté existant entre sa première femme, Isabelle de Hainaut, et la reine Ingeburge, du chef de Charles-le-Bon, comte de Flandre, fils de Canut IV, roi de Danemark (2).

Dès que le caprice du roi fut connu, plusieurs seigneurs français, esprits serviles comme il y en a dans toutes les cours, se présentèrent à une assemblée qui fut présidée par l'archevêque de Reims et qui eut lieu au château de Compiègne, quatre-vingt-deux jours après le mariage (5 novembre 1193), et là, affirmèrent par serment qu'il y avait parenté à un degré prohibé entre la première et la seconde femme du roi. L'assemblée, intimidée par la présence des courtisans, jugea cet obstacle suffisant, quoique cette parenté éloignée ne fût pas comprise dans les prohibitions de l'Église, et elle prononça immédiatement la sentence du divorce (3). La danoise assistait à l'assemblée sans

(1) Géraud, § 1.

(2) Michaud, *Biographie universelle*, art. Ingeburge.

(3) Martin Henri (*Histoire de France*), t. III. — Géraud, § 1.

comprendre ce qui se disait; quand l'interprète le lui eut expliqué, elle s'écria tout en pleurs : « *Mala Francia! Mala Francia! Roma! Roma!...* » (Méchant France! Méchant France! Rome! Rome!...) pour faire entendre qu'elle en appelait au pape de la décision du concile.

Philippe voulut renvoyer Ingeburge en Danemark; elle y consentit d'abord, mais quelques-uns lui ayant fait remarquer que quitter la France serait abandonner sa cause et se condamner elle-même, elle changea d'avis et se retira dans l'abbaye des chanoines réguliers de Cisoing, dans le diocèse de Tournai (Belgique).

Là, réduite à une pénurie extrême, elle vendait ses vêtements et sa vaisselle pour vivre. « Elle tendait la main, » dit Etienne, évêque de Tournai.

La décision du concile de Compiègne fut loin de rendre au roi sa tranquillité. Le roi de Danemark Canut, indigné d'apprendre le traitement qu'avait subi sa sœur, fit partir pour Rome son chancelier André et l'abbé Guillaume d'Eskil, génovéfain français, deux hommes qui avaient conseillé le mariage; il les chargea de demander justice au pape (1194).

Sur ces entrefaites, Ingeburge fit entendre de son côté de justes plaintes à la cour de Rome. Célestin III, après avoir mûrement examiné la généalogie d'Ingeburge, cassa la sentence du divorce, et enjoignit à l'archevêque de Reims et aux autres prélats français de s'opposer, en vertu de l'autorité apostolique, à ce que le roi contractât un nouveau mariage (1195) (1).

Les deux envoyés danois obtinrent du Saint-Père une lettre qui fut portée au roi par le légat Censius. Mais le légat et la lettre furent fort mal reçus à la cour. Le chancelier André et l'abbé Guillaume, avertis d'un piège qui leur était tendu par les émissaires de Philippe, quittèrent subitement la capitale du

(1) Géraud, § 2.

monde chrétien. Ils traversèrent la France au milieu de mille dangers. Arrivés à Dijon, ils furent arrêtés par Eudes III, duc de Bourgogne, qui les enferma dans une étroite prison en leur enlevant des lettres du Pape adressées au roi de France, au cardinal-légat Mélior, et au clergé de France. Outre les lettres originales du pape, les envoyés danois en avaient des copies qu'ils parvinrent à soustraire aux recherches de leurs ennemis. Aussi, grâce à l'intercession des abbés de Cîteaux et de Clairvaux, ils obtinrent leur liberté et se rendirent à Paris. Le prieur de Saint-Praxède vint en France avec des lettres du Pape qui auraient remplacé au besoin celles dont le duc de Bourgogne s'était emparé. Célestin ordonnait de convoquer un concile le 7 mai 1196, sous la présidence du cardinal Mélior, mais ce concile, qui eut lieu à Paris, fut intimidé par la présence de la cour, et se sépara sans avoir rien décidé; Philippe, regardant cette issue comme une preuve en sa faveur, contracta un nouveau mariage avec Marie-Agnès, fille de Berthold, duc de Méranie (Tyrol) (1).

Le mariage fut célébré solennellement au mois de juin 1196, au mépris d'une bulle du pape Célestin III qui avait annulé le divorce, et avait interdit au roi de se remarier sous peine d'excommunication.

Ingeburge renouvela ses plaintes, et le roi de Danemark les appuya.

Ce furent sans doute ces démarches qui déterminèrent Philippe à aggraver encore la position de sa malheureuse épouse. Arrachée du monastère où elle avait édifié le monde par toutes sortes de vertus, Ingeburge se vit enfermée dans une forteresse lointaine d'où elle adressa au pape de nouvelles peintures de ses malheurs (1198) (2).

(1) Géraud, § 3.

(2) Géraud, § 3. — On trouve deux lettres touchantes d'Ingeburge dans les *Essais hist. sur la ville d'Etampes*, par M. de Mont-Rond, t. 1, p. 155.

Innocent III, successeur de Célestin III, soupçonnant que cette affaire n'avait pas été traitée dans les précédents conciles avec le discernement et l'équité nécessaires, embrassa avec chaleur la cause d'Ingeburge. Après plusieurs vaines démarches auprès du roi, il chargea son légat en France, Pierre de Capoue, d'assembler un troisième concile à Dijon, pour juger la conduite du roi. La cour de Rome voulait éloigner du roi Agnès de Méranie et lui faire reprendre Ingeburge, sa légitime épouse. Innocent écrivit aux prélats des églises de France pour les exhorter à exécuter avec vigueur la sentence quelconque, soit d'interdit, soit d'excommunication, qui serait prononcée, sans se laisser déconcerter par un appel du roi en cour de Rome.

Ensuite le pape dépêcha lettres sur lettres au roi et à l'évêque de Paris, son diocésain, pour sommer Philippe « de rentrer dans le devoir et de renvoyer sa concubine. »

Le 6 décembre 1199, les archevêques de Lyon, de Reims, de Bourges, de Vienne; dix-huit évêques; les abbés de Cluny, de Vézelay, de Saint-Remi de Reims, et de Saint-Denis, se réunirent à Dijon, sous la présidence de Pierre de Capoue. Les commissaires de Philippe, prévoyant l'interdit, en appelèrent d'avance au Souverain Pontife, comme on s'y était attendu. Mais les prélats n'en tinrent aucun compte et la sentence fut formulée. On jugea prudent d'en différer la promulgation, peut-être pour ne pas compromettre la sûreté du légat et des évêques. Le vingtième jour de Noël, c'est-à-dire le 15 janvier 1200, Pierre de Capoue présida une nouvelle assemblée à Vienne sur le Rhône, parce que les prélats comptaient être plus libres dans une ville qui n'appartenait pas encore à la France. Là, en présence d'un grand nombre de prélats, dont quelques-uns étaient sujets de Philippe, le légat prononça solennellement l'interdit (1).

(1) Géraud, § 4.

La sentence qui soumettait à l'interdit tous les domaines du roi fut envoyée par le légat à tous les évêques du royaume, avec injonction de la publier et de la faire observer dans leurs diocèses, sous peine d'être suspendus de leurs fonctions et dépouillés de leurs bénéfices, et cita ceux d'entre eux qui refuseraient de se soumettre, à comparaître devant le Souverain-Pontife à la prochaine fête de l'Ascension (4).

Voici la traduction littérale de cette sentence que nous nous empressons de reproduire d'après M. Géraud : « Que toutes les
« églises soient fermées; que personne n'y soit admis, si ce
« n'est pour faire baptiser les petits enfants; qu'on ne les ouvre
« jamais, sinon pour entretenir les lampes, ou lorsque le prêtre
« prendra l'eucharistie et l'eau bénite à l'usage des malades.
« Nous permettons que la messe soit célébrée une seule fois
« dans la semaine, le vendredi de grand matin; on conservera
« les hosties pour les malades, et on y admettra le clerc chargé
« d'assister le célébrant. Que les prêtres prêchent le dimanche
« sous les portiques des églises, et que, pour tenir lieu de la
« messe, ils répandent la parole de Dieu. Qu'ils récitent les
« heures canoniques hors des églises, sans que leurs voix
« puissent parvenir aux oreilles des laïques; lorsqu'ils liront
« l'épître ou l'évangile, qu'ils se gardent de pouvoir être en-
« tendus des fidèles, et qu'ils ne souffrent pas qu'on enterre, ni
« même qu'on dépose les corps morts dans le cimetière. Ils
« préviendront en outre les laïques que c'est un abus et un
« grave péché d'enterrer les corps morts dans une terre non
« consacrée, et que les fidèles s'arrogent, en le faisant, un droit
« qui ne leur appartient pas. Ils interdiront à leurs paroissiens
« d'entrer dans les églises ouvertes dans les domaines du roi.
« Ils ne béniront que hors de l'église les besaces des pèlerins.
« Dans la semaine sainte, il ne sera point célébré d'offices.

(1) Géraud, § 4.

« Les prêtres attendront jusqu'au jour de Pâques, et ce jour-là
« ils diront la messe en secret, sans admettre d'autre personne
« que le prêtre assistant. Qu'aucun fidèle ne communie, même
« au temps de Pâques, s'il n'est malade ou en danger de mort.
« Que durant la même semaine ou bien le dimanche des
« Rameaux, les curés préviennent leurs paroissiens de se
« rassembler le jour de Pâques, au matin, devant la porte de
« l'église ; là, on leur permettra de manger de la viande avec
« le pain béni du jour. Nous défendons expressément que les
« femmes soient admises dans l'église pour les relevailles ;
« qu'elles soient averties de prier, avec leurs voisins, hors de
« l'église, le jour de leur purification, et qu'ensuite elles n'y
« aient accès, même pour tenir des enfants sur les fonts du
« baptême, même lorsque, après la levée de l'interdit, elles
« auront été introduites par le prêtre dans le lieu saint. Ceux
« qui demanderont à se confesser seront entendus sous le
« portique de l'église. Dans les églises dépourvues de portique,
« on pourra, seulement lorsqu'il fera de la pluie ou du mauvais
« temps, ouvrir une des portes et entendre les confessions sur
« le seuil, en laissant dehors tous les fidèles, excepté celui ou
« celle qui se confessera ; mais la confession aura lieu à haute
« voix, de manière que le pénitent et le confesseur soient
« entendus de tous ceux qui seront hors de l'église. Quand le
« temps sera beau, les confessions seront entendues devant les
« portes de l'église fermée. On ne placera point hors des églises
« des vases contenant de l'eau bénite, et les clercs n'en appor-
« teront nulle part, attendu que tous les sacrements sont prohi-
« bés, à l'exception du baptême des nouveaux-nés et du viati-
« que pour les mourants. L'extrême-onction, qui est un grand
« sacrement, reste elle-même interdite (1). »

Pour se rendre bien compte de la désolation qu'un pareil état

(1) Géraud, § 4.

de choses jetait dans le pays, il faut se figurer à quel point la vie civile était alors enveloppée et absorbée par la vie religieuse.

Plusieurs évêques, entre autres ceux de Paris, de Senlis, de Soissons, se soumirent immédiatement à la sentence; d'autres, à l'exemple de l'archevêque de Reims, en différèrent l'exécution, mais ils se soumirent les uns après les autres, et l'interdit pesa sur le royaume dans toute sa rigueur.

Le clergé se trouva alors froissé entre deux hommes également inflexibles : d'une part, Philippe-Auguste qui fit chasser de leurs demeures et déposséder de tous leurs biens les évêques et les prêtres qui observaient l'interdit; d'autre part, Innocent III qui suspendit tous les prélats et les prêtres qui avaient hésité à se soumettre, les obligeant à venir à Rome pour y faire pénitence.

Le roi redoubla de hauteur envers ceux qui l'approchaient; après avoir frappé le clergé, il exigea des chevaliers comme des bourgeois, des tailles et des exactions inouïes, et regarda l'obéissance de ses sujets aux prêtres comme une révolte contre lui.

Les populations tournèrent leur irritation contre celui qui attirait sur elles les foudres de Rome. Partout on répéta un mot attribué à Innocent III : « Qu'il valait mieux qu'un seul « fût puni, que de faire périr tout un peuple. » On sollicita le pape de retirer l'interdit et d'excommunier le roi.

Comme pour braver la main qui le frappait, Philippe rendit plus étroite et plus dure la captivité d'Ingeburge qui était bien innocente du fléau (1200). Cette vengeance est une tache honteuse pour la vie glorieuse de l'aïeul de saint Louis.

Plusieurs vieux historiens disent qu'Ingeburge fut alors enfermée dans la *tour d'Étampes*, mais M. Géraud prouve qu'au mois de septembre 1200, la reine était encore prisonnière dans une forteresse lointaine, à plus de trois journées de Paris (1).

(1) Géraud, § 4.

Ce fut en vain que le roi adressa à la cour de Rome des sollicitations pour faire lever l'interdit. Il se vit obligé de plier sous les conditions qui lui étaient imposées, demandant un jugement et promettant de se soumettre à tout ce qui serait prononcé contre lui.

Cette promesse ne satisfit point Innocent : il exigea qu'au préalable, Philippe reprit Ingeburge et renvoyât Agnès. Alors Philippe céda ; le cœur brisé, il se sépara d'Agnès et reconnut la nullité de leur union. Ingeburge était en ce moment malade à plus de trois journées de la capitale. Philippe la fit conduire au château royal de Saint-Léger en Iveline, ancienne résidence des reines de France, située entre Étampes et Paris. Le cardinal-légat Octavien, évêque d'Ostie, envoyé en France par le souverain pontife pour arranger toutes les affaires du roi, se rendit à ce château le 7 septembre 1200, accompagné d'une foule d'évêques. Le roi ayant fait mine de considérer Ingeburge comme sa femme, Octavien, après toutes les formalités, leva solennellement l'interdit qui pesait sur la France depuis huit mois. La même assemblée, qui avait vu Philippe tendre la main à sa femme, vit aussitôt ce prince solliciter ardemment l'examen juridique de la validité de son mariage (1).

Le cardinal Octavien, évêque d'Ostie, demanda à la cour de Rome, au nom du roi de France, que le procès d'Ingeburge fût revu. Le pape répondit qu'il y serait fait droit dans un concile convoqué à Soissons, où le roi, la reine et les députés de Danemark furent sommés de se rendre dans un délai bizarre de six mois, six semaines, six jours, six heures. Le souverain pontife exprimait des doutes sur la légitimité des plaintes d'Ingeburge : il l'engagea à ne pas cesser de demander au ciel le retour de la tendresse de son mari.

A l'époque fixée (mars 1201), le concile de Soissons s'assem-

(1) Géraud, § 5.

bla sous la présidence du cardinal Octavien, assisté du cardinal Jean de Saint-Paul, en présence du roi, de la reine et des ambassadeurs de Canut. Ces derniers firent valoir leurs droits : ils produisirent les engagements du roi et des seigneurs. Le roi s'était entouré d'une foule d'avocats qui s'empressèrent à l'envi de plaider et de développer les moyens propres à faire prononcer le divorce. Personne n'avait osé parler pour Ingeburge. Un clerc inconnu se levant tout à coup du sein de la foule, demanda à prononcer quelques paroles en faveur de la reine. Ayant obtenu cette permission, il plaida alors avec tant de chaleur et d'éloquence la cause de l'infortunée princesse, qu'il excita l'admiration des cardinaux, des évêques et du monarque lui-même. La multitude des questions qu'on adressa au roi et la longueur des débats qui duraient depuis plusieurs jours, l'humilièrent et l'offensèrent tellement, qu'un matin, de très-bonne heure, il prit tout à coup le parti d'emmener Ingeburge et d'envoyer dire aux prélats, au moment le plus vif de la discussion : qu'ils peuvent se retirer quand il leur plaira ; qu'il regarde Ingeburge comme sa femme ; que tout est fini. Puis, mettant la reine en croupe sur son cheval, il la fit enfermer dans le *château d'Étampes* (1).

Cette résolution qui soustrayait le roi aux ministres de Rome fut considérée par ses amis comme une victoire, et par les cardinaux comme un affront (2).

La mort d'Agnès, arrivée en 1200, ne rapprocha pas Philippe d'Ingeburge, qui ne recouvra que son titre de reine et fut très-malheureuse, au dire de tous les historiens.

Enfermée dans la *tour du roi* (3) à Étampes, Ingeburge était gardée aussi rigoureusement qu'une prisonnière d'État. Les

(1) Géraud, § 5. — Inutile de rappeler au lecteur la pièce bien connue de Legouvé dont une des scènes se passe au château d'Étampes.

(2) *Chroniques de Saint-Denis*, chap. xiv.

(3) *La tour du roi*, c'est-à-dire le donjon du château royal d'Étampes.

privations qui lui furent imposées, au printemps de l'an 1203, lui inspirèrent de sérieuses alarmes pour sa santé. La nourriture devint très-irrégulière, quelquefois insuffisante. Les vêtements lui manquaient, et le peu qu'on lui en laissa était loin de convenir à son rang et à sa dignité. Les bains, la saignée, les conseils d'un médecin, tout ce qui peut servir à maintenir le corps dans un état sain et salubre, lui était sévèrement interdit. Son cœur aimant et son âme pieuse eurent aussi une large part dans cette odieuse persécution. Les lettres par lesquelles Innocent III s'efforçait de consoler la reine et de relever son courage n'arrivaient pas jusqu'à elle. La prison nouvelle était plus étroite et plus dure que la précédente. Personne n'obtenait la permission de la visiter, pas même les envoyés du roi Waldemar II, son frère, successeur de Canut, qu'ils fussent ou non porteurs de lettres du Danemark. Deux chapelains danois avaient seuls obtenu, avec beaucoup de peine, l'autorisation de l'entretenir une seule fois, en langue française, et devant les témoins désignés par le roi. Philippe avait fait rayer le nom d'Ingeburge des prières publiques qu'on avait coutume de chanter pour le roi et la reine dans toutes les églises de France. Rarement on lui accordait la permission d'entendre la messe; quant aux autres offices, aux instructions pieuses, à la confession même, elle en était absolument privée. Les serviteurs que lui avait donnés son royal époux avaient reçu des instructions particulières. Hors de la présence de la reine, ils témoignaient leur compassion pour ses malheurs; mais, lorsque leur service les appelait auprès d'elle, loin de relever son esprit par des paroles encourageantes, ils imputaient à elle-même sa disgrâce et lui prodiguaient le reproche et l'injure. Enfin, et ce dernier trait ne doit laisser aucun doute sur les coupables espérances du roi, des émissaires, habiles à déguiser sous le masque de la piété l'influence ennemie qui les faisait agir, s'introduisaient auprès de la reine et s'efforçaient, par leurs perfides conseils, de la

déterminer à violer volontairement les lois du mariage et à favoriser, de sa libre adhésion, la réussite des projets de son mari (1).

Ce système de vexations hypocrites plongeait d'abord l'âme de la reine dans un morne désespoir.

« Mon père, s'écriait-elle en s'adressant au pape, je tourne
« mes regards vers vous, afin de ne pas périr. Ce n'est pas de
« mon corps, c'est de mon âme que je m'inquiète, car je meurs
« tous les jours, Saint-Père, pour conserver intacts les droits
« sacrés du mariage; et qu'elle me paraissait douce, bonne, suave,
« à moi malheureuse femme, désolée et rejetée de tous, cette
« mort unique de la chair qui m'arracherait aux tourments des
« mille morts que j'endure. » Elle reprend bientôt courage ;
elle demande au pape des consolations, et termine en priant
Innocent de la dégager à l'avance de tout serment qui pourrait
lui être arraché par la violence (1203) (2).

Le souverain pontife chargea l'abbé Casamario de porter sa réponse à la reine, et en même temps une lettre pour Philippe-Auguste, par laquelle il s'efforce d'éveiller dans l'âme de ce prince les sentiments de la honte et de la peur. Le pape demande aussi pour son légat la liberté de voir la reine et de lui offrir des consolations. Philippe n'osa point refuser cette faveur, mais la situation d'Ingeburge n'en fut point améliorée ; car, le 9 décembre 1203, le pape se plaignait assez vivement au sujet des accusations que l'obstination du roi faisait tomber sur le saint-siège.

Philippe, trop occupé de la conquête de la Normandie (1204), oublia quelque temps ses projets de divorce, pour les reprendre en 1205. Il se montrait résolu à faire valoir, non-seulement

(1) Géraud, § 6. — Nous nous sommes empressés de recueillir ces documents et ceux qui vont suivre dans le savant mémoire de M. Géraud ; la plupart des historiens ne donnant presque plus de détails sur Ingeburge à partir de sa captivité dans la tour d'Étampes.

(2) Géraud, § 6.

l'affinité qu'il prétendait exister entre sa femme et lui, mais encore l'ensorcellement dont ils étaient, disait-on, les victimes, et qui s'opposait invinciblement à leur union. Le Saint-Père envoya aussitôt son chapelain au *château d'Étampes*. C'était un homme sage et discret, qui, en apportant à la reine les consolations du Saint-Siège, devait adroitement sonder les dispositions intimes de cette princesse opprimée, recueillir ses aveux et s'assurer de ses intentions, afin de mettre le souverain pontife en mesure de prononcer en toute justice sur la nouvelle prétention élevée par le roi. Mais Philippe n'y donna aucune suite. Il essaya de répandre le bruit que des sortilèges l'empêchaient d'habiter avec sa femme, et la reine resta prisonnière à la *tour d'Étampes*. Le 2 avril 1207, le pape écrivit au roi une nouvelle lettre pleine de sagesse et de raison, et qui semblait devoir le ramener à de meilleurs sentiments. Il désirait toujours une réconciliation complète. Toutefois, comme l'inutilité de ses démarches antérieures ne lui laissait pas grand espoir de réussir sur ce point, il s'attachait à faire sentir au roi la honte et la barbarie de sa conduite, non plus envers la reine et l'épouse légitime, mais envers la femme. « Le roi, dit-il, s'expose non-seulement à la colère de Dieu, mais encore à la haine des hommes, en traitant comme une vile esclave une princesse illustre, d'origine royale, sœur, épouse et fille de rois. »

Cette lettre fit sans doute faire à Philippe-Auguste des réflexions sérieuses, car il fit, en 1207, une nouvelle tentative pour se rapprocher d'Ingeburge, ou plutôt, il feignit de vouloir se réconcilier avec sa femme; car ces tergiversations continues accusent le peu de sincérité de ses intentions. Il essaya ensuite de tirer parti des sentiments pieux de la prisonnière pour lui inspirer la résolution d'entrer en religion. Ne pouvant rien par la force, il essaya la douceur en se relâchant un peu de la parcimonie avec laquelle il avait pourvu jusqu'alors à l'entretien d'Ingeburge; la nourriture devint tolérable et les vêtements

décents. Mais la reine ayant refusé obstinément les propositions du roi, sa captivité devint bientôt plus étroite, ses serviteurs lui furent enlevés l'un après l'autre; et enfin, on ne laissa plus pénétrer auprès d'elle que des personnes apostées qui lui vantaient les agréments de la vie monastique, lui faisaient, au nom du roi, les plus magnifiques promesses si elle se déterminait à prendre le voile, lui traçaient au contraire le tableau le plus sinistre des privations et des tourments qui l'attendaient si elle s'opiniâtrait dans sa résistance aux désirs du monarque. La malheureuse reine, abandonnée de tous, tourmentée par ces suggestions incessantes, par des promesses brillantes ou par de terribles menaces, finit par succomber, et jura d'embrasser la vie monastique.

Philippe, en avertissant le pape de l'incident, demandait la permission de contracter un nouveau mariage. Le souverain pontife reconnut quelque chose de suspect dans tous les moyens allégués successivement par le roi; aussi, avant toute discussion, il prétendit que le roi devait commencer par rendre à la reine une liberté pleine et entière. Mais Philippe ne voulut pas courir les chances d'une procédure si habilement combinée par le souverain pontife (1208) (1).

Quatre années se passèrent sans faire avancer d'un pas la question, mais aussi sans introduire aucune amélioration dans la position de la reine. Une lettre du pape, datée du 7 mai 1210, ne lui porte encore, dans sa prison d'Étampes, que des espérances et des consolations. Le roi fit de nouvelles objections au pape; mais, le 9 juin 1212, le Saint-Père répond qu'il ne voit aucun moyen de condescendre aux désirs de Philippe. Les relations charnelles de ce prince avec la reine sa femme sont allées si loin, elles sont si fréquemment prouvées par les fréquents aveux d'Ingeburge, renouvelés en présence de plusieurs

(1) Gérard, § 6.

ecclésiastiques, que le pape ne pourrait plus maintenant prendre une décision de son chef et sans le concours d'un concile, à moins de manquer à son devoir, d'encourir la colère de Dieu et de se déshonorer aux yeux des hommes. Il exhorte donc le roi à se défier des mauvais conseillers et à se rapprocher de la reine qui a bien racheté, par un long martyre, les bonnes grâces de son époux. Il conjure le roi de ne plus importuner le Saint-Siège de cette affaire, parce qu'il semblerait vouloir profiter de ses embarras pour arracher au pape ce que l'équité lui défend d'accorder.

Le souverain pontife faisait ainsi allusion à ses démêlés avec Othon de Brunswick, et surtout avec Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, récemment excommunié parce qu'il n'avait pas voulu reconnaître l'archevêque de Cantorbéry, nommé par le pape. Jean-sans-Terre persécuta les évêques de son royaume. Le 24 mars 1208, l'Angleterre fut soumise à l'interdit. Jean ne s'étant pas mis en peine d'apaiser la colère du souverain pontife, une sentence d'anathème fut lancée contre lui en 1211, et, une année s'étant écoulée sans qu'il demandât l'absolution et sa réconciliation avec l'Église, Jean fut déclaré indigne du trône et déposé en 1212. Dans une assemblée solennelle de prélats et de seigneurs qui eut lieu à Soissons en janvier 1213, et à laquelle assistait le roi de France, on enjoignit à ce dernier et aux autres princes, en leur promettant la rémission de leurs péchés, de s'emparer de l'Angleterre, les armes à la main. Philippe, de son côté, n'avait pas besoin d'être excité à une conquête qu'il méditait depuis longtemps; aussi, il s'empressa avec joie de faire les préparatifs de l'expédition qui devait partir de Boulogne. Philippe déclara de plus, en présence des évêques et des grands barons, qu'à partir de ce moment, il reprenait Ingeburge de Danemark, se réconciliait avec elle, et lui rendait la plénitude de ses droits d'épouse et de reine (1).

(1) Géraud, § 7.

Cette réconciliation n'était pas feinte, Dieu merci, comme celle qui avait eu lieu au même endroit douze ans auparavant. Philippe reprit bien réellement la reine sa femme, et vécut en bonne intelligence avec elle le reste de ses jours. La nouvelle de la réconciliation des deux époux fut le signal d'une joie universelle.

Nous ne suivrons pas Philippe-Auguste dans ses exploits : disons seulement, pour satisfaire la légitime curiosité du lecteur, que le roi Jean-sans-Terre fit manquer l'expédition projetée en s'humiliant devant le souverain pontife.

Ingeburge, au moment où finissent ses infortunes, était dans sa trente-huitième année. Elle en avait passé vingt dans la prière et les larmes, reléguée d'abord au fond d'un monastère, puis dans une forteresse lointaine, enfin dans la solitude du *donjon d'Étampes*, où elle passa la plus grande partie de sa captivité, ouvrant de ses mains des vêtements qu'elle faisait distribuer aux pauvres. Elle répandait des bienfaits autant que le lui permettait sa pauvreté. Philippe Céné avait rendu quelques services à la noble prisonnière : n'ayant point d'argent à lui offrir, Ingeburge lui donna une masse de métal qui se trouvait alors dans le château d'Étampes (1).

Quand elle fut rétablie dans ses droits, elle envoya des reliques à une église de Danemark, et offrit de riches et pieux dons, restes de son ancienne opulence, à plusieurs églises de France.

A la cour de Philippe, elle ne connut jamais le bonheur, mais elle y trouva au moins la paix et un traitement honorable. Après la mort du roi, arrivée en 1223, sa dot fut assignée sur divers revenus de l'Orléanais.

Par son testament, Philippe légua à sa chère épouse Ingeburge, dix mille livres parisis (2); elle avait en outre le douaire

(1) Dulaure (*Env. de Paris*). — De Mont-Rond, t. 1, p. 158.

(2) Environ 260 mille francs de notre monnaie.

que le roi lui avait assuré en l'épousant. C'était pour ainsi dire une réhabilitation tardive des persécutions odieuses et injustes dont elle avait été l'objet (1).

Ingeburge mourut, le 29 juillet 1236, à l'âge de soixante ans, dans une île de l'Essonne, au prieuré de Saint-Jean-en-l'Ile, qu'elle avait fondé et où l'on voyait encore son tombeau il y a quelques années (2).

Le *château d'Étampes* servit encore de prison au chevalier Jean Britaud, accusé d'avoir fait assassiner le fils de Pierre Dubois, chambellan et secrétaire du roi ; mais saint Louis ne tarda pas à le faire relâcher (3).

Il y a sans doute plusieurs autres seigneurs dont l'histoire n'a pas conservé les noms, qui furent enfermés dans les murs de la prison d'Étampes.

Quoique le souvenir d'Ingeburge imprime à la *tour de Guinette* un caractère sombre, on aime néanmoins à reporter sa pensée sur ces lieux que d'autres événements, et notamment des sièges importants, des défenses héroïques, ont rendus célèbres.

Le *château d'Étampes*, tour à tour résidence royale et prison d'État, fut converti en citadelle vers la fin du moyen-âge.

III. — Prise mémorable du château d'Étampes par Louis de France, duc de Guyenne, à la tête des Bourguignons (1407-1585).

L'histoire est dans le silence sur ce qui s'est passé au château d'Étampes durant les XIII^e et XIV^e siècles.

(1) Géraud, § 7.

(2) Anselme (*Histoire généalogique de France*), t. 1, p. 79. — De Mont-Rond, t. 1, p. 167 et 217.

La poudrerie du Bouchet, près Corbeil (Seine-et-Oise), se trouve sur l'emplacement du palais et de l'église d'Ingeburge.

(3) *Rec. des hist. de Fr.*, t. xx, p. 118. — Dulaure (*Hist. des env. de Paris*), t. vii. — De Mont-Rond, t. 1, p. 144.

La seigneurie d'Étampes n'avait cessé de faire partie du domaine de la couronne jusqu'au milieu du XIII^e siècle, époque à laquelle d'illustres souverains la reçurent en apanage. La baronie fut érigée en comté par le roi Charles IV, dit le Bel, en 1327, et plusieurs princes du sang prirent successivement le titre de *comtes d'Étampes* (1).

Jehan de France, duc de Berry, troisième fils du roi Jean-le-Bon (et par suite oncle du roi Charles VI), avait fait, en 1387, une substitution du comté d'Étampes, en faveur de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, son frère; mais Jean-sans-Peur, héritier de Philippe-le-Hardi, ayant fait assassiner le duc d'Orléans, neveu du duc de Berry, ce dernier changea de dispositions et permit à Charles d'Orléans, fils aîné de la victime, de mettre garnison dans le *château d'Étampes* (1407) (2).

En 1444, pendant la folie du roi son père, Louis de France, duc de Guyenne et dauphin de Viennois, alla attaquer le comte d'Étampes, qui appartenait au duc de Berry. Le duc de Guyenne s'unit aux Bourguignons commandés par Jean-sans-Peur, son beau-père, pour mettre un terme au pillage commis dans les environs de Paris par les Armagnacs (gens de la faction d'Orléans) qui étaient alors enfermés dans le *château d'Étampes* (3).

Le duc de Guyenne partit de Paris le 23 novembre 1444; il était accompagné de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne;

(1) On trouve dans les *Essais hist. sur la ville d'Étampes*, par M. de Mont-Rond, le tableau chronologique de tous les suzerains d'Étampes, depuis Blanche de Castille, mère de saint Louis, jusqu'à Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, dernier duc d'Étampes, et père de Louis-Philippe, roi des Français.

(2) Fleureau (*Ant. d'Étampes*), p. 175. — Lebas (*Univers pittoresque*), art. France. — Anselme (*Hist. généalogique de France*), t. III, p. 129.

(3) Les faits qui vont suivre sont extraits en grande partie de la *Chronique du religieux de Saint-Denis*, chap. xxxvii.

Le duc de Guyenne paraissait commander l'expédition, mais tout s'y passait sous les ordres du duc de Bourgogne « qui voulait fournir au jeune prince l'occasion de faire ses premières armes avec éclat. »

venaient ensuite Philippe de Bourgogne, comte de Nevers, frère de Jean-sans-Peur; les comtes de la Marche, de Penthievre, de Vaudemont, etc., et le maréchal de Boucicault, avec une puissante armée. Arrivés à Corbeil, ils y séjournèrent quelques jours en attendant leur artillerie; puis ils se dirigèrent sur la ville d'Étampes.

Les habitants vinrent à la rencontre du duc de Guyenne, et lui offrirent avec empressement les clefs de la ville, l'assurant de leur fidélité, le suppliant de les traiter avec bonté et de ne leur faire aucun mal. Mais on ne put réprimer l'insatiable cupidité de quelques soldats qui, malgré l'accueil favorable fait au duc, se livrèrent à leurs brigandages accoutumés et se gorgeaient de butin.

L'armée se présenta ensuite devant le château. Le chevalier de Bois-Bourdon (1), qui en avait la garde, avait prêté serment au duc de Berry de ne rendre la forteresse à personne, quelque grand que fût le pouvoir ou le rang de celui qui se présenterait, le roi lui-même et son fils aîné n'étaient point exceptés. Aussi, loin d'obéir aux sommations des Bourguignons, Bois-Bourdon ne négligea rien pour se maintenir dans le château. Le duc de Guyenne, irrité de la désobéissance de ce capitaine, ordonna à ses soldats d'assiéger la forteresse. Les ennemis soutinrent vaillamment les attaques durant plusieurs jours; leur vigoureuse résistance coûta la vie à plus d'un des assiégeants. En outre, le commandant de la place ayant ordonné des sorties, le sire de Roucy ou de Ront, chevalier picard, et d'autres seigneurs furent faits prisonniers. En les incarcérant, Bois-Bourdon leur jura à diverses reprises « que s'il se voyait sur le point de succomber, il les ferait mourir avant lui. »

Le *château d'Étampes* était d'une construction ancienne,

(1) *De Bois-Bourdon* est appelé *Louis Bourdon* dans la *Chronique du religieux de Saint-Denis*, et *de Bos redon* dans *de Barante*. D'autres monuments historiques et la *Biographie universelle Michaud* écrivent *de Bois-bourdon*.

mais solide, assis sur le roc, entouré de bonnes murailles et de grosses tours ; en un mot, cette forteresse était considérée comme imprenable. Mais c'était à ce siège que le duc de Guyenne faisait ses premières armes ; et de son succès, suivant les idées du temps, dépendait l'avenir du jeune prince. Aussi, de nouvelles armes, de grandes machines de guerre arrivèrent de Paris et l'attaque devint plus violente : des pierres énormes étaient continuellement lancées contre les murs du château. Enfin on en mina une entrée ; les assiégeants pénétrèrent par la brèche et mirent le feu aux maisons voisines de l'enceinte.

Alors Bois-Bourdon, forcé d'abandonner le château, se réfugia dans le donjon. Les assiégés se virent dans une position plus sûre, parce que cette tour était si haute et si solide qu'elle pouvait braver tous les efforts des assaillants.

Bois-Bourdon, amplement fourni d'armes, de munitions et de vivres, était plus résolu que jamais à se bien défendre. Il repoussa avec dédain toutes les propositions des assaillants. La garnison se comporta bravement et leur fit essuyer bien des pertes. Les dames et les demoiselles qui s'étaient réfugiées dans le donjon, se montraient de temps en temps sur le rempart, pour railler les Bourguignons ; elles tendaient leur voiles et leur tabliers comme pour recevoir les pierres que lançaient les machines, mais qui ne pouvaient atteindre jusqu'à la crête de la muraille.

Le duc de Guyenne et les seigneurs voyant leurs attaques si vivement repoussées, leur armée affaiblie, désespéraient du succès de l'entreprise. On parla donc d'abandonner le siège. Un conseil ayant été tenu pour en délibérer, un bourgeois de Paris, nommé André Roussel (1), assisté de plusieurs hommes d'expérience, combattit tout projet de retraite : il déclara qu'il

(1) De Barante écrit Pierre Roussel.

ne voulait point que le fils du roi de France reçût un tel affront à son premier fait d'armes, promettant de s'emparer par ruse de cette tour, pourvu qu'on le récompensât bien, lui et ceux qui l'assisteraient, et qu'on lui fournît les matériaux nécessaires.

Son offre ayant été acceptée, il construisit un réduit avec de longues poutres de chêne appuyées contre le donjon (fig. 4); puis, sous ce plan incliné, il fit placer trente hommes qui, armés de pics et de hoyaux, travaillèrent sans relâche à démolir la muraille.

Ces poutres provenaient, dit-on, de belles garennes qui couvraient une partie de la plaine des *Sablons* (aujourd'hui faubourg Évezard) et qui s'étendaient sur les collines près de la ville et du château (4), pour se relier avec les forêts de Torfou et de Dourdan. Ces bois, restes des immenses forêts qui couvraient la Gaule, sont figurés sur de vieilles gravures représentant la ville d'Étampes.

Les poutres de chêne résistaient aux pierres que lançaient les assiégés, quelque énormes qu'elles fussent. Aussi, après bien des efforts et malgré la grêle continue de projectiles de toute sorte, on acheva en cinq jours l'ouvrage pour lequel Roussel en avait demandé quinze.

Le spectacle qu'offrait alors le siège de la forteresse devait être bien curieux !

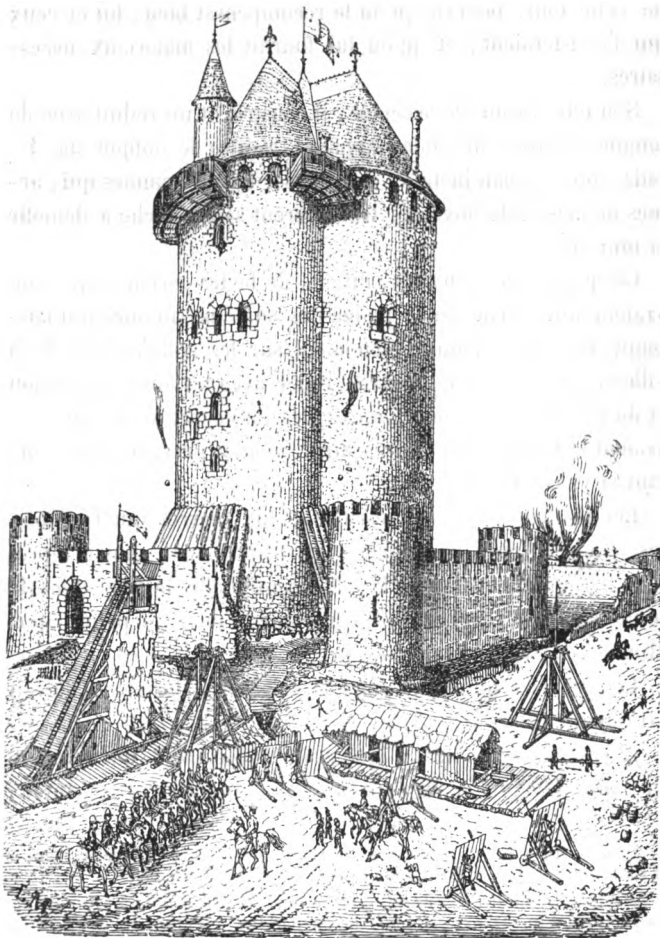
A côté du *bélier* (2) antique et du *trébuchet* (3) qui viennent de faire une brèche au mur d'enceinte quadrangulaire entou-

(1) Voir un vieux titre publié en 1309, par Louis d'Evreux, comte d'Étampes. — André Du Chesne (*Ant. des villes de France*).

(2) Le *bélier* était une énorme poutre horizontale, munie à l'une de ses extrémités d'une masse de fer, et suspendue à l'aide de deux fortes chaînes verticales. En imprimant à cette poutre un mouvement de va-et-vient on pouvait frapper contre la muraille des coups épouvantables, auxquels elle résistait difficilement.

(3) Le *trébuchet*, analogue à la *catapulte* et à la *baliste* des anciens, servait à lancer des projectiles.

rant complètement le donjon, on voit le *belfroi* (1) et le *chat* (2) encore recouverts de peaux d'animaux fraîchement dépouillés.



(Fig. 4.) — Prise mémorable du château d'Etampes, en 1411.

(1) Le *belfroi* consistait en une tour roulante, très-élevée, usitée surtout dans les assauts. Cette dernière machine avait plusieurs étages, et elle était munie d'un *bélier* à sa partie inférieure.

(2) Le *chat* était une sorte de hangar mobile, muni d'un toit incom-

Couverts également de peaux fraîches et placés sous un solide abri, les hommes de Roussel accomplissent facilement leur besogne, et bravent impunément le soufre en fusion et l'huile bouillante qui pleuvent du haut des machicoulis en bois.

Du reste, à l'aide d'une tranchée pratiquée dans les fossés et recouverte de madriers, les hommes arrivent facilement au pied de la tour.

Non loin des débris encore fumants des bâtiments incendiés, les archers, protégés par des *mantelets* (1), lancent des flèches contre les assiégés qui se montrent de temps en temps aux créneaux.

La muraille percée, les assiégés bouchèrent l'orifice avec des pièces de bois, mais l'intrépide assaillant y mit le feu. Alors Bois-Bourdon fut sommé de se rendre, et menacé à chaque instant d'être étouffé par la fumée.

On s'attendait néanmoins à une longue résistance, lorsque le 15 décembre 1444, la garnison mit bas les armes, et son commandant descendit du donjon. Revêtu d'une robe magnifique de velours cramoisi, brodée d'or et de pierreries, qui lui avait été donnée par le duc de Berry, et dont la richesse surpassait celle des vêtements royaux, il vint se jeter aux pieds du duc de Guyenne, embrassa ses genoux et lui demanda la vie. Le jeune prince, touché de sa valeur, voulut bien lui faire grâce.

Les dames et les demoiselles qui s'étaient enfermées dans le donjon furent renvoyées dans leurs familles. Mais les gens de la garnison furent obligés de se rendre sans condition : Trente des principaux furent conduits à Paris, où on les fit promener dans les rues, les mains liées derrière le dos, comme pour donner aux Parisiens un gage certain de la victoire.

bustible, renfermant des soldats chargés de combler le fossé, pour faciliter l'approche du *beffroi*.

(1) Le *mantelet* était un abri vertical, formé d'épais madriers, qui servait à garantir les assaillants et notamment les archers.

On voit aujourd'hui sur la tour en ruines, du côté de la ville, les traces bien frappantes des coups portés par les trente hommes de Roussel.

L'histoire ne dit pas ce que devinrent le sire de Roucy et ses compagnons ; mais il est probable que Bois-Bourdon ne leur fit aucun mal.

Après cette expédition, les Bourguignons allèrent mettre le siège devant la ville de Dourdan et s'en rendirent maîtres (1).

Bois-Bourdon, fait prisonnier et envoyé en Flandres, obtint bientôt sa liberté. On le voit à Paris, en 1443, chargé de défendre la porte Saint-Martin contre Jean-sans-Peur.

En 1447, l'ancien commandant du château d'Etampes était le grand maître d'hôtel de la reine Isabelle de Bavière, qui menait au château de Vincennes une vie molle et voluptueuse, au milieu d'une cour galante et choisie. On soupçonnait son amour pour Bois-Bourdon. Le roi, instruit des intrigues amoureuses du chevalier, par un rapport du comte d'Armagnac l'excitant à la vengeance, vole à Vincennes pour surprendre l'épouse infidèle et arrêter l'amant : il rencontre sur son chemin Bois-Bourdon qui passe sans s'arrêter, sans mettre pied à terre, se bornant à le saluer. Piqué de cette conduite, Charles VI le fit saisir par le prévôt de Paris. Après quelques interrogatoires, Bois-Bourdon fut conduit à la prison du Grand-Châtelet, chargé de fers, appliqué à la torture et jeté dans la Seine à minuit, enveloppé dans un sac de cuir avec cette inscription si célèbre : « Laissez passer la justice du roi » (2).

En 1543, Anne de Bretagne, reine de France et comtesse d'Etampes, fut reçue dans cette ville avec beaucoup d'honneurs,

(1) Le château de Dourdan (Seine-et-Oise), qui servit jadis d'habitation à divers suzerains d'Etampes, est encore debout. On peut voir les belles ruines d'un gros donjon, environné de larges fossés et de plusieurs tourelles. En 1791, on y établit une maison de détention qui fut remplacée plus tard par celle de Poissy.

(2) *Chronique du religieux de Saint-Denis*, chap. xxxvii. — Le Laboureur (*Hist. de Charles VI*), t. II.

et logea dans le château. Trois années après, la reine Claude de France, sa fille, fit son entrée solennelle à Etampes, le 28 janvier 1546. « Les échevins, suivis d'une foule d'habitants « sous les armes, vinrent à sa rencontre, et la reçurent sous un « superbe dais qu'ils portèrent eux-mêmes, au-dessus de sa « litière, depuis la porte Saint-Martin jusqu'au château où elle « voulut loger. Les rues étincelaient d'une multitude innom- « brable de flambeaux ; mais ce qui réjouit surtout les yeux de « la reine, ce fut, dit-on, une compagnie de deux cents petits « garçons portant chacun à la main une banderolle de taffetas « ornée de ses armes » (1).

Un demi-siècle plus tard, en 1562, la ville d'Etampes fut prise par le prince de Condé, et assiégée de nouveau par les protestants en 1567. Les habitants fortifièrent de tout leur pouvoir la ville et le château. Claude de la Mothe, seigneur de Bonnelle, qui commandait la place au nom du roi Charles IX, n'épargna rien pour s'y maintenir, mais tous ses efforts devaient être inutiles. De nombreuses troupes arrivèrent à Etampes, commandées par le capitaine Saint-Jean, frère du comte de Montgommery, l'un des chefs du parti calviniste. Après quelque résistance, la ville fut prise d'assaut ; alors le château se rendit, et les vainqueurs y mirent garnison (octobre 1567). La place fut reprise un mois après par les royalistes ; les huguenots l'abandonnèrent pour aller rejoindre le gros de leur armée. Des hommes envoyés par le duc d'Anjou (Henri III), lieutenant-général du royaume, se rendirent à Etampes pour étudier ses moyens de défense et y faire construire de nouvelles fortifications (novembre 1567) (2).

Ce fut la situation de cette ville, aux environs de Paris, ses larges approvisionnements de vivres, qui attirèrent sans cesse les armées sur ce point.

(1) Fleureau (*Ant. d'Et.*), p. 210. — De Mont-Rond, t. II, p. 50 et 54.

(2) Fleureau (*Ant. d'Etampes*), p. 240. — De Mont-Rond, t. II, p. 89.

**IV. — Le château d'Étampes démantelé par Henri IV
(1585-1590).**

Vers le mois de mars 1585, époque où la guerre civile prit un nouvel accroissement, par suite de la formation de la ligue, les habitants d'Étampes, restés fidèles au roi Henri III, furent avertis qu'un danger pressant les menaçait. Ils se préparèrent à une nouvelle attaque. Le château était gardé nuit et jour par de braves habitants choisis par les échevins, et qui se relevaient à divers intervalles, sous le commandement du sieur de Blaville, leur capitaine. Dans le courant de la même année, le brave gentilhomme La Mothe-Bonnelle commandait de nouveau la place, et était chargé de choisir lui-même les soixante hommes qui devaient veiller tour à tour à la garde du château. Le maire et les échevins furent alors privés de ce droit spécial que le roi leur avait accordé; mais toutes ces précautions furent heureusement inutiles jusqu'en 1589 (1).

La ville d'Étampes fut envahie par les troupes de la ligue, malgré une certaine résistance des habitants (juin 1589). Henri III et le roi de Navarre, qui s'étaient promis un mutuel concours, se disposèrent à faire le siège de cette place forte. « Le 4^{er} juillet 1589, la ville et le château se rendirent aux deux rois qui voulaient s'approcher de Paris dans l'intention « d'y entrer bientôt et d'y commander (2). »

La ville d'Étampes, à cause de sa position, fut constamment prise et reprise par les deux partis. Ainsi, le duc de Mayenne, qui s'en était emparé en juin 1589, la reprit de nouveau environ deux mois après.

Le 5 novembre 1589, Henri de Navarre, devenu roi de France par suite de l'assassinat du roi Henri III, arriva à

(1) De Mont-Rond, t. II, p. 94.

(2) Pierre de Lestoint (*Registre-Journal de Henri III*).

Étampes après avoir pris les faubourgs de Paris, et essayé vainement de forcer le duc de Mayenne à accepter la bataille. Henri IV avait l'intention de s'emparer de la ville et du château, occupés par le jeune seigneur Alexandre de Castelnau, comte de Clermont-Lodève, qui venait de se jeter dans le parti de la Ligue. La nuit était close lorsque Henri IV se présenta devant la ville d'Étampes. Le Béarnais s'empara d'abord des faubourgs, sans éprouver beaucoup de résistance. Peu de temps après, la ville fut abandonnée par la plupart des habitants, qui ne voulaient pas prendre les armes contre leur souverain, et Clermont-Lodève se retira dans le château avec cinquante gentilshommes et quelques soldats. Alors le roi entra dans la ville et fit investir le château, dont la garnison attendait les secours de Mayenne. Ne voyant point arriver de secours, le comte de Clermont se rendit au roi de France, sous la condition que huit des principaux officiers de la garnison resteraient prisonniers jusqu'à la délivrance de huit officiers royalistes détenus par les ligueurs. Henri IV permit à ce commandant et à deux colonels de se retirer sur parole (1).

La clémence du roi fut incomparable lors de la prise d'Étampes, car il pardonna à tout le monde et ne laissa point de garnison dans la ville. C'était le prélude d'un règne qui a laissé dans la mémoire du peuple les plus touchants souvenirs (2).

L'expérience du passé avait fait connaître aux habitants d'Étampes que le château de leur ville était la cause de sa perte et de leur ruine. Ils demandèrent donc au roi la permission de le démolir, permission qu'il leur accorda et dont ils profitèrent aussitôt. « D'ailleurs, Sa Majesté, considérant que « cette misérable ville avait été prise trois fois en quelques

(1) Fleureau (*Ant. d'Étampes*), p. 258. — Dulaure (*Histoire des environs de Paris*). — Pierre de Lestoile (*Registre-Journal de Henri IV*).

(2) Legrain (*Décade de Henri IV*), 1614, in-⁸, p. 202. — Aristide Guilbert (*Histoire des villes de France*), 1845, in-4^e, t. II, p. 642.

« mois, jugeant qu'il estoit difficile de la conserver, fit ruiner
« ce qu'il y avoit de fortifications (1589-90) (1). »

En mémoire de cet événement, la chaussée qui longeait les remparts au pied du château prit plus tard le nom de *boulevard Henri IV*. Cette dénomination a survécu.

Il faut croire que le vieux château ne fut pas complètement privé de moyens de défense, puisque l'Histoire de la Fronde en fait encore mention.

V. — Le château d'Étampes depuis Henri IV.

En avril 1652, durant la minorité de Louis XIV, Jacques de Saulx, comte de Tavannes, s'était emparé de la ville d'Étampes, d'après les ordres du grand Condé, qui voulait s'assurer des vivres pour ses troupes. Comme un siècle auparavant, ce fut encore l'abondance du blé qui attira sur ce point les armées. Mais le maréchal vicomte de Turenne, qui venait de remporter la fameuse victoire de Blénau, suivait de loin toutes ces manœuvres. Après plusieurs opérations stratégiques, il fondit à l'improviste sur l'armée des princes, commandée par le comte de Tavannes, au moment où elle était rangée en bataille en dehors des murs et au pied de la colline de *Guinette*, d'après le désir exprimé par Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, fortement attachée au parti de la Fronde. Plusieurs combats très-sanglants eurent lieu entre les deux armées qui se composaient chacune d'au moins dix mille hommes (mai 1652). Il n'entre pas dans le plan que nous nous sommes tracé, de raconter ici toutes les péripéties de ces batailles dans lesquelles Turenne eut presque toujours l'avantage.

(1) Fleureau (*Ant. d'Étampes*), p. 259. — Il ne faut pas croire que les murs d'enceinte d'Étampes ont été rasés complètement par Henri IV : ils ont toujours été plus ou moins bien entretenus jusqu'à la révolution de 1793, non dans un but de défense mais pour empêcher la fraude sur l'octroi.

Le 27 mai 1652, le vicomte de Turenne, qui s'était rendu maître des collines du Mâchefer et de *Guinette*, y fit mettre du canon avec lequel, dit l'auteur des *Antiquités d'Étampes*, « Il battit quelque temps la vieille tour du château, mais inutilement, à cause de la solidité de sa muraille. Les assiégés « avoient toujours sur cette tour un homme qui découvroit ce « qui se passoit au camp du roi, dont il donnoit incessamment « avis (1). »

Ce siège est le dernier qu'eut à soutenir la fameuse citadelle d'Étampes, dont les fortifications avaient été rasées par Henri IV, mais dont le donjon était encore en bon état vers la fin du *xviii^e* siècle, quand le père Fleureau écrivait, puisque, dit cet historien, « du château d'Étampes, il ne reste plus aujourd'hui « que la vieille tour où les vassaux du duché d'Étampes vont « rendre leurs hommages (2). »

Il est probable qu'on venait prêter serment au suzerain d'Étampes jusqu'à la révolution de 1793 (3).

Sous le règne de Louis XV, la vieille tour servait de colombier.

Au nombre des derniers souvenirs historiques qui se rattachent à ces lieux, on peut citer la grande revue de la garde nationale d'Étampes, passée par Ferdinand-Philippe d'Orléans, le 7 novembre 1830, au pied des ruines de l'ancien château. C'était précisément à cette place où, cent quatre-vingts ans auparavant, le comte de Tavannes passait la revue solennelle de ses troupes, pour faire plaisir à mademoiselle de Montpensier. Le jeune duc d'Orléans pouvait se dire, en regardant le donjon en ruines : « Voilà une propriété de mon grand-père. » (4)

(1) Fleureau (*Ant. d'Etampes*), p. 276.

(2) Fleureau, p. 24.

(3) M. de la Bigne, qui a bien voulu nous guider dans nos premières recherches, nous a donné ce détail et plusieurs renseignements importants.

(4) Ainsi que nous l'avons déjà dit, Louis-Philippe-Joseph d'Orléans était duc d'Étampes à l'extinction de la seigneurie, en 1792.

La revue a été signalée par un très-mauvais temps.

A l'Hôtel-de-Ville d'Étampes, on conserve une esquisse du prince, qui a été faite précisément lors de son passage à Étampes (4).

En 1838, il y eut un comice agricole, près la ferme de Guinette, et un second en 1849, à quatre kilomètres au nord, sur les côtés de la route actuelle de Dourdan.

Il existe, à l'Hôtel-de-Ville d'Étampes, une vieille peinture qui date de la fin du règne de Louis XIV ou du commencement du règne de Louis XV, représentant une vue assez mauvaise de la ville et du château à cette époque. Cependant, c'est un document très-précieux. On y voit, à gauche, la porte Saint-Jacques et les murs d'enceinte de la ville près du port; à droite, le donjon accompagné de plusieurs tourelles et de nombreux débris des anciens bâtiments. Voici du reste la reproduction très-réduite de cette peinture.



(Fig. 5.) — La ville et le château d'Étampes au commencement du XVIII^e siècle.

Ce n'est que peu à peu que l'on a démoli les restes de la forteresse, et déblayé le sol de la colline de Guinette. Pendant de longues années, les entrepreneurs de maçonnerie, les vendeurs de pierres, firent du château d'Étampes une immense carrière (2).

(1) Nous devons ce document et quelques autres à l'obligeance de M. Lenoir, secrétaire de la mairie d'Étampes.

(2) Sur une gravure qui date de 1828, insérée dans les *Environs de*

Vers 1735, on abattit une certaine quantité de pans de murs. Le donjon lui-même, comme bien national, fut adjugé en 1793 à un maçon qui voulait le démolir; mais il mourut avant d'avoir eu le temps d'accomplir cette œuvre de destruction.

Au commencement de ce siècle, on passait encore, dit-on, sous l'une des portes du château, qui donnait sur l'ancienne route de Dourdan; mais aujourd'hui tout est démoli: il ne reste absolument que le donjon en ruines et plusieurs fondations peu importantes.

On peut dire que, sans l'intervention d'un des derniers possesseurs, M. de Grandmaison, ancien officier et ancien adjoint au maire de cette ville, le donjon lui-même aurait été *vandalisé* (1).

C'est la ville d'Étampes qui a acheté cette propriété le 11 octobre 1859; elle veille avec une grande sollicitude à la conservation de la *tour de Guinette* qui est actuellement entourée d'un frais et vert bocage ouvert au public, de sorte que nous pourrions pendant longtemps encore contempler un reste imposant de l'architecture militaire de nos aïeux. Il était réservé au siècle du *progrès*, l'honneur d'avoir mis un terme à la destruction de cette belle pièce d'archéologie.

Des salves d'artillerie retentissent chaque année, le 15 août, sur le lieu où jadis grondaient les canons de Turenne et où manœuvraient les trébuchets, les béliers et tous ces vieux engins qu'employait encore Jean-sans-Peur en 1411.

Pour résumer, disons que ces lieux resteront à jamais célèbres par le séjour de Robert-le-Pieux et des derniers Capétiens.

Paris par Dulaure, on voit les vendeurs de pierres effectuant tranquillement leur besogne, au pied de la tour et près la route de Dourdan en usage à cette époque.

(1) Nous sommes heureux de pouvoir citer en passant le nom de M. de Grandmaison qui a droit à notre reconnaissance toute particulière. L'auteur de la description du donjon d'Étampes, insérée dans le *Bulletin monumental*, a donné à M. de Gandmaison des éloges auxquels nous nous associons de tout cœur.

Cette résidence importante a servi de prison à l'innocence et au crime, à la vertueuse Ingeburge et à un seigneur farouche. Les Bourguignons s'en sont emparé malgré la défense héroïque des Armagnacs. C'est là que le bon roi Henri IV a signalé le commencement de son règne par un grand acte de clémence, et que les troupes de Turenne se sont rencontrées avec celles du Grand Condé.

La vieille tour est tellement bien située qu'elle ne peut manquer de fixer l'attention de tous les voyageurs. En 1852, au retour du voyage de Bordeaux, qui inaugura le second Empire, Sa Majesté l'Empereur, dont la voiture était littéralement encombrée de fleurs, examina la tour avec beaucoup d'intérêt, demanda au sujet de ces ruines quelques explications, et parut très-satisfait des détails que lui donna M. le Maire (1).

Il est quelquefois bien agréable à tout homme de jeter un regard vers le passé et d'étudier la grande histoire de la civilisation. Puisse ce petit opuscule donner à quelques-uns le goût des antiquités et faire respecter au moins quelques-unes de ces ruines de notre belle France, antiques débris qui, interrogés maintes fois par l'archéologie, ont éclairé des points historiques fort douteux.

(1) Nous devons ces détails à l'obligeance d'un témoin oculaire.

CHAPITRE III. — DESCRIPTION.

1. — Le château et ses dépendances.

Le château d'Étampes était situé à l'extrémité d'un plateau qui domine la ville, vers le sommet de l'angle occidental que forment les routes de Dourdan et de Paris.

Son emplacement, qui est marqué aujourd'hui par le donjon en ruines, nous montre que le château se trouvait au nord-ouest de la ville, et que le donjon était élevé d'environ cent soixante-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, ou cent mètres au-dessus du niveau des rivières d'Étampes. Aujourd'hui, l'altitude du donjon atteint encore cent cinquante mètres (4). — La *tour de Guinette* est située au-dessus et à côté de la gare du chemin de fer, par 48° 26' de latitude nord, et 0° 44' de longitude ouest, à 52 kil. au sud de Paris. Le plan de la ville, joint à cette notice, indique clairement la position de la grosse tour en ruines qui dépendait de l'ancien château.

Voici une description très-curieuse du *château d'Étampes*, donnée par dom Fleureau, d'après un procès-verbal de l'évaluation des domaines du duché d'Étampes sous François I^{er}.

(1) Voir la carte du dépôt de la guerre, n° 65 (Melun).

Nous la reproduisons littéralement :

« Le château d'Estampes, qui est au bout de la ville du côté
« de Paris, situé sur une éminence dont il dominoit et la ville
« et la campagne, estoit autrefois environné de faussez à fond
« de cuve; on découvroit d'abord un gros pavillon de quatre
« toises de longueur et de seize pieds et demy de large dans
« œuvre, qui luy servoit de porte et entrée; il y avoit trois
« grands corps de logis; l'un, de neuf toises de long et de quatre
« de large, jointe au rés-de-chaussée à une salle et à une cha-
« pelle dédiée à l'honneur de saint Laurent, martyr; le second
« avoit treize toises et demie de longueur, trois et demie de
« largeur; et le troisième, huit de long et cinq de large; le tout
« dans œuvre, accompagnez de trois grands eschaliers couverts
« en pavillon, et de plusieurs petits bâtimens pour le service et
« la commodité du lieu. Il y avoit en haut une belle galerie de
« douze toises de long sur deux de large dans œuvre, ayant ses
« veuës sur la ville, et un eschelier particulier pour y monter,
« et une plate-forme au bout qui avoit douze toises de long et
« six et demie de large dans œuvre, garnie de gros murs en
« trois sens tout autour, de six toises et demie de hauteur et
« de six à sept pieds d'épaisseur; enfin il y avoit trois tourelles
« sur le devant avec des contre-piliers hors-d'œuvre, pour
« contrebuter la masse des terres. Cette plate-forme servoit de
« batterie pour la défense du château; et aussi pour voir avec
« plaisir la ville, la prairie et la campagne voisine. Au milieu
« de tous ces édifices estoit une *cour* (1) de vingt-une toises de
« long sur quatorze de large, dans laquelle estoit un puits de
« pierre de taille de vingt-cinq toises de profondeur et de quatre
« pieds de diamètre couvert en pavillon, et tout auprès une

(1) On a dit que c'était *tour* qu'il fallait voir ici au lieu de *cour*; les exemplaires du livre de Fleureau contiennent en effet une erreur typographique (un *t* au lieu d'un *c*), mais l'hypothèse d'une tour de vingt-une toises de long sur quatorze de large n'est pas admissible.

« grosse tour servant de donjon , foite en forme de rose à quatre feuilles, de quarante toises de tour et de vingt de hauteur ;
« les murs de douze pieds d'épaisseur ; dans laquelle estoit un
« eschaliér en forme de pied droit pour monter aux étages d'en
« haut de cette tour ; au-dessus de laquelle s'élevoit une tour
« relle qui servoit d'eschauguette ou guérite pour découvrir les
« avenues et les environs du château. Il y avoit un puits dans
« le bas, qui montoit jusques au premier étage, au-dessus
« rés-de-chaussée de la cour. Tous ces édifices estoient couverts
« d'ardoise et de plomb, garnis de roses, de fleurons et
« d'autres embelissements dont il ne reste aujourd'huy qu'une
« partie de la tour ou donjon, où les vassaux du duché d'Estampes
« vont rendre leurs hommages (1). »

L'auteur des *Antiquitez d'Estampes* ne dit rien autre chose du château qu'il a dû voir cependant presque en entier et qu'il lui était si facile de décrire. Il s'est attaché surtout au récit des dissensions politiques ou religieuses qui agitèrent autrefois la ville d'Étampes.

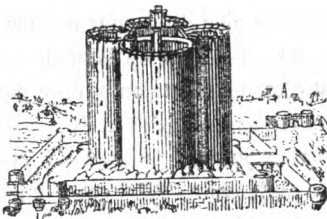
La description du château contenue dans le document historique que le temps nous a conservé, donne sinon la position relative de ses divers bâtimens, du moins leur dimension exacte. C'est l'ensemble de la forteresse avant qu'elle fût démantelée par Henri IV. Il est même probable que durant le siège terrible de 1411 plusieurs bâtimens ont été détruits.

Après une certaine étude des lieux et l'examen de vieilles gravures, on peut retrouver à peu près la place que devaient occuper les parties principales de la forteresse.

On doit mentionner en premier lieu la gravure de C. Chastillon (fig. 6), qui représente une vue à vol d'oiseau du *donjon d'Étampes* prise, selon toute apparence, du côté de la ville. Elle

(1) Fleureau (*Ant. d'Étampes*), p. 24. — Voir l'extrait d'un procès-verbal de l'évaluation des domaines de la seigneurie d'Étampes, fait en juin 1543, sept ans après l'érection du comté-pairie en duché.

est antérieure de quelques années au siège de 1652, le dernier qu'eut à soutenir la citadelle (1).



(Fig. 6.) — Le donjon antique du chasteau d'Estampes, par C. Chastillon.

Il y a dans Mérian une belle vue de la ville et du *château d'Étampes*, qui date à peu près de la même époque (2).

Enfin, il y a des vues un peu plus anciennes dans Tassin ; dans les *Beauces*, collection de vues de Chartres, Estampes, etc. (3).

Il n'existe malheureusement aucun plan du *château d'Étampes* ; il n'a sans doute jamais été imprimé, car autrement le temps nous l'aurait conservé. Tous les dessins cités plus haut ne contiennent que le donjon, les murs d'enceinte de la ville ou du château, et un grand bâtiment carré qui, du pied de la grosse tour, regarde la vallée d'Étampes.

Nous avons le plan de dom Coutams qui date du milieu du XVIII^e siècle ; mais, comme il est à une assez petite échelle, il ne donne que de vagues renseignements sur les fortifications de la ville et du château à cette époque (4).

(1) Chastillon Claude (*Topographie ou représentation de plusieurs villes, chasteaux, etc., de toute la France*), 1648, in-f^o.

(2) Mérian Mathieu (*Topographie de l'univers*), 1640, in-f^o.

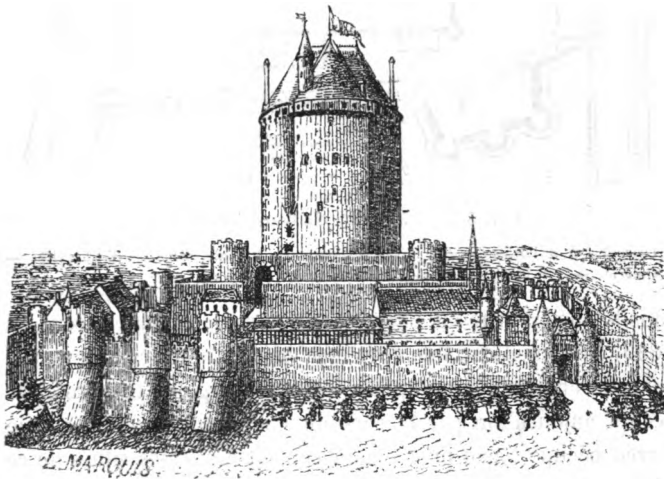
(3) Tassin (*Plans et profils des villes de France*), 1634, 2^e partie, p. 41. — *Les Beauces ou dix-huit vues de Chartres, Estampes, etc.*, petit in-4^o.

(4) Dom Coutams (*Atlas topog. des env. de Paris*, Paris, 1760).

Superflu de citer la carte de Cassini, elle est à une échelle encore plus petite (4).

La figure 5, qui est la reproduction de la peinture conservée avec beaucoup de soin à l'Hôtel-de-Ville, est sans contredit la pièce la plus précieuse. A côté du donjon, moins ruiné qu'actuellement, on distingue parfaitement la plate-forme et les pilastres des trois tourelles qui regardaient la ville.

A l'aide de tous ces documents et d'un plan manuscrit que M. de Grandmaison s'est empressé de nous communiquer, nous avons essayé de figurer le *château d'Étampes* tel qu'il devait se présenter au *xvi^e* siècle du côté de la ville (fig. 7).



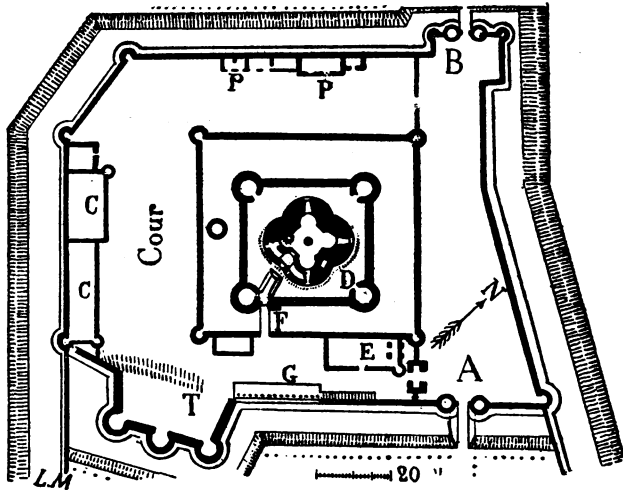
(Fig 7.) — Le château d'Étampes sous François I^{er}.
(Vue prise du côté de la ville.)

Voici le plan correspondant (fig. 8).

De la ville on montait à la forteresse par un coteau sablon-

(4) Cassini (*Carte topographique des environs de Paris*), Paris, 1775, in f°.

neux, en prenant l'ancienne route de Dourdan qui, partant de l'église Saint-Basile, occupait la chaussée désignée aujourd'hui



(Fig. 8.) — Plan du château d'Étampes.

Légende : A B Portes. — C C Corps de logis. — D Plate-forme. — E Chapelle. — G Galerie. — P P Panneteries. — F Porte menant au donjon.

sous le nom de rue du *Château*. Cette route existait encore en 1839. Le mur d'enceinte de la ville était autrefois commun avec celui du château, ainsi qu'un fossé très-large et très-profond, occupé aujourd'hui par la gare du chemin de fer (4). La voie ferrée occupe à peu près l'emplacement des fossés situés de ce côté, et le mur d'enceinte qui existait en partie il y a une trentaine d'années était dans l'axe du *boulevard Henri IV*.

(1) Bourgeois (*Quelques recherches sur le port d'Étampes*), 1860, in-8°, p. 54. M. le docteur Bourgeois, en mettant au jour plusieurs anciens documents, donne des détails curieux et généralement oubliés sur l'ancien commerce d'Étampes, sur son port, sur les moyens de transport à l'aide du canal allant de cette ville jusqu'à Corbeil. — En vente, chez Aubry. — Nous devons à l'obligeance de M. Bourgeois plusieurs autres renseignements et faits historiques consignés dans cette description.

Aujourd'hui on voit encore les fossés du château, ainsi qu'une bonne partie des murs et des fossés de la ville, promenade du Port au nord-est, promenade des Prés au sud, rues du Filoir et du Vivier à l'ouest.

Les murs d'enceinte de la ville d'Étampes-le-Châtel ne datent que de la fin du ^{xv}^e siècle. Jusqu'à cette époque Étampes n'était entouré que de fossés ; mais il y avait des portes bien fortifiées à l'entrée des voies principales pénétrant dans la ville. Les fossés existaient dès le ^{xii}^e siècle (1).

Cette cité bien fortifiée a joué, comme nous l'avons vu, un grand rôle dans l'histoire de France, alors que le domaine était beaucoup moins étendu qu'aujourd'hui.

Un seul mot suffit pour donner une idée de l'importance d'Étampes sous François I^{er}. L'empereur Charles-Quint ayant obtenu, en 1539, le passage à travers la France pour aller dans ses états des Pays-Bas comprimer une révolte des Gantois, dit qu'il avait vu trois choses en France : une belle ville, une belle rue et un monde ! Par la ville, il entendait Orléans ; par la rue, Étampes ; et par le monde, Paris (2).

Deux portes fortifiées s'ouvraient dans les murs d'enceinte du château ; l'une A sur la ville, l'autre B sur la campagne, près de l'ancienne route de Dourdan (fig. 8). On reconnaît à première vue le donjon D. A l'ouest, sont les grands corps de logis CC et la plate-forme T qui servait de batterie ; la chapelle E regarde la ville, ainsi que la belle galerie G qui conduisait à la plate-forme.

Jusqu'en 1445, les deux paroisses Notre-Dame et Saint-Basile célébraient en commun la fête de saint Laurent dans cette cha-

(1) Voir une charte qui date de l'an 1226, donnée par l'archevêque de Sens, Gaultier, pour la séparation des paroisses Notre-Dame et Saint-Basile. Le château et la ferme de Guinette étaient de la paroisse Notre-Dame ; la ferme de Guinette est encore de cette paroisse aujourd'hui.

(2) Guillaume Morin (*Histoire du Gastinois*), p. 480.

pelle. Il fut alors décidé que la cérémonie se ferait dorénavant dans l'église Saint-Basile qui était la plus proche du château (4).

La grande cour était située entre les bâtiments CC, le donjon et la plate-forme.

Autour du donjon D, on voit deux enceintes quadrangulaires qui sont figurées sur la gravure de Chastillon ; nous les avons figurées toutes deux, quoique l'existence de celle qui est la plus éloignée de la tour soit un peu problématique. Les anciens graveurs se sont souvent plu à embellir leurs œuvres en ajoutant quelques détails, sauf à s'écarter de la réalité. Quant à l'enceinte située très-près du donjon et l'entourant complètement, elle existait selon toute apparence, car aujourd'hui on en voit encore une partie.

Au nord-ouest, du côté de la ferme de Guinette, il y avait plusieurs petits bâtiments PP qui servaient de pannereries.

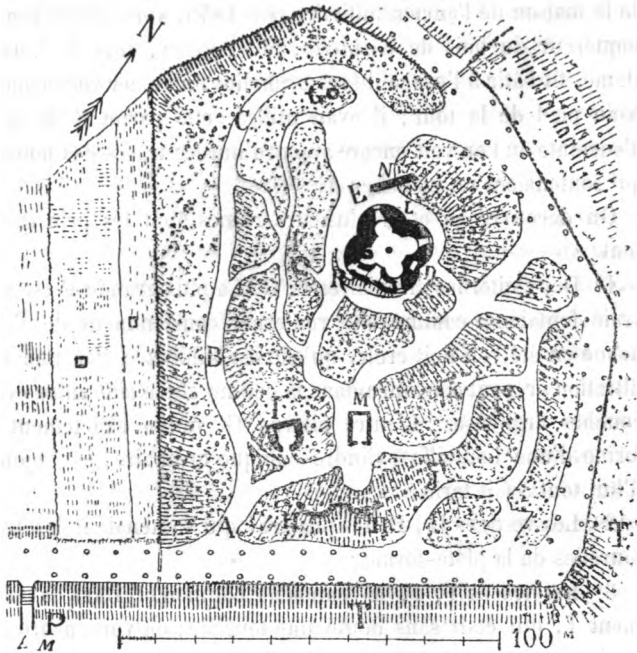
En 1840, on voyait encore, dit-on, une mare près de la porte B du château. Dans les fouilles que l'on fit tout auprès pour la dessécher, on découvrit plusieurs parties de squelettes humains. Ces ossements ont dû appartenir à des victimes de la Terreur ou de l'invasion prussienne en 1815.

De tous ces édifices, de toutes ces antiques murailles, il ne reste aujourd'hui autour du donjon que de larges fondations cachées sous les massifs de verdure d'un charmant bosquet, dit le bois de *Guinette*, planté par M. de Grandmaison en 1830, et transformé en promenade publique par la ville d'Étampes en 1860.

Nous donnons (fig. 9, le plan du bois de *Guinette* avec les vestiges des ruines principales du château. Il existe encore actuellement des traces A, B, C des anciens fossés du château d'Étampes au nord et à l'ouest. Ils descendaient la colline pour

(1) Bonvoisin (l'abbé) (*Notice historique sur le culte et les reliques des saints martyrs Cant, Cantien et Cantanille, patrons de la ville d'Étampes*; Versailles, 1866, in-24, p. 98.

venir se raccorder avec les fossés de la ville. La partie inférieure de la place de l'*Embarcadère* occupe l'emplacement de l'une des huit portes de la ville, dite porte des *Lions* ou du *Château*, qui se trouvait située sur le passage de l'ancienne route de Dourdan et en face la porte A du château.



(Fig. 9.) — Plan du bois de Guinette.

Légende : A B C Anciens fossés du château. — D Donjon. — E Vestiges de la chemise du donjon. — F G Citernes. — I J K Vestiges d'anciens bâtiments du château. — M Maison du garde. — P Passerelle établie sur la voie ferrée dont on aperçoit les talus T T. — R Porte d'entrée actuelle du donjon.

On reconnaît encore à première vue le donjon D. On voit en E une portion notable du mur d'enceinte quadrangulaire, espèce de chemise qui devait l'entourer complètement. Ce mur,

qui a deux mètres d'épaisseur et environ six mètres de hauteur, avait naguère une longueur double, et, vers son extrémité tournée au nord, on voyait l'amorce de l'une des quatre grosses tourelles qui flanquaient ses quatre angles. Au commencement de ce siècle, un invalide avait établi, dit-on, un débit de boissons vers le point L. On retrouve encore sur la tour les traces de la maison de l'ancien militaire. En 1855, après s'être rendu acquéreur du bois de *Guinctte*, M. Pétigny, curé de Notre-Dame, fit bâtir à l'usage de ses orphelins un atelier vers le point N au pied de la tour; il avait utilisé cette partie E du mur d'enceinte où l'on voit encore aujourd'hui les traces des poutres qui soutenaient un plancher (1).

On découvre çà et là plusieurs ruines dont les principales sont :

1° Deux citernes circulaires F, G. La plus grande F est une vraie fontaine; comme elle renferme constamment de l'eau même en été, on doit croire qu'elle est alimentée par une infiltration prenant naissance dans la colline et passant entre deux couches argileuses. L'autre citerne G, qui a exactement la forme d'une bouteille cylindro-cônique ordinaire, est aujourd'hui tout à fait tarie;

2° Les vestiges H, H des pilastres qui soutenaient les trois tourelles de la plate-forme;

3° Les traces I, J, K d'anciens bâtiments. Dans le bâtiment I, qui était sans doute une tourelle, on voit encore des latrines prises aux dépens de l'épaisseur des murs. Les débris J, K sont d'anciennes voûtes de souterrains;

4° Et la portion E de la chemise du donjon.

(1) M. Pétigny, curé de Notre-Dame, avait utilisé toutes ses ressources pour faire l'éducation des petits orphelins; il avait fait venir deux frères franciscains pour les conduire. Mais il ne devait pas jouir bien longtemps du fruit de son œuvre! Il mourut quelques années après, en 1856; ses dernières paroles furent pour ses orphelins. Le 21 juillet 1856, six jours avant de mourir, il avait encore fait l'ascension périlleuse de la tour.

On voit en P, sur la promenade supérieure parallèle au boulevard Henri IV, l'arrivée de l'une des passerelles qui mènent de la ville à la colline de Guinette en passant au-dessus du chemin de fer dont les talus T, T sont très-élevés. Cette promenade supérieure est aussi très-ancienne ; elle a dû être rectifiée vers 1840, lors de la construction de la ligne d'Orléans.

Enfin, on découvre un pavillon moderne M bâti par M. de Grandmaison en 1832, sur la plate-forme du château et servant aujourd'hui de logement au gardien du bois de *Guinette*.

Dans ce petit bâtiment qu'on aperçoit de très-loin, eut lieu le samedi 4 mai 1851, l'une des premières expériences publiques sur la lumière électrique.

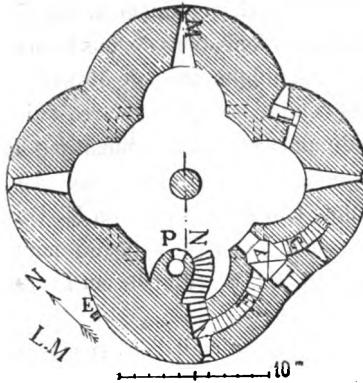
Si l'on faisait pratiquer avec soin des fouilles dans le bois de *Guinette*, on découvrirait certainement des choses curieuses : peut-être la plupart des fondations de tous les bâtiments, et, sans aucun doute, le magnifique puits de 50 mètres de profondeur et de 4 mètre 33 centimètres de diamètre, qui était situé dans la grande cour du château. On ne connaît pas la place que ce puits occupe actuellement ; mais il est probable qu'il est situé du côté de la ville, non loin du pavillon M. On ne sait pas non plus où se trouvaient les corps de logis ; nous pensons qu'ils étaient au sud-ouest (fig. 8), du côté où l'enceinte du château était la plus accessible.

La superficie du château était d'environ deux hectares ; celle du bois de *Guinette* atteint presque ce chiffre.

Le donjon actuel, qui dépendait du château d'Étampes, en formait, comme dans toutes les forteresses, la partie la plus fortifiée et la plus remarquable ; c'est pourquoi nous lui consacrons un article spécial.

II. — Le donjon du château.

Une fois dans le château, on arrivait dans l'enceinte particulière du donjon par une porte fortifiée F (fig. 8); ensuite, prenant la chaussée diagonale, on entrait dans le donjon par une poterne unique A (fig. 10) située au sud, du côté de la ville, engagée dans l'une des quatre tours, et percée au-dessous du niveau du premier étage.

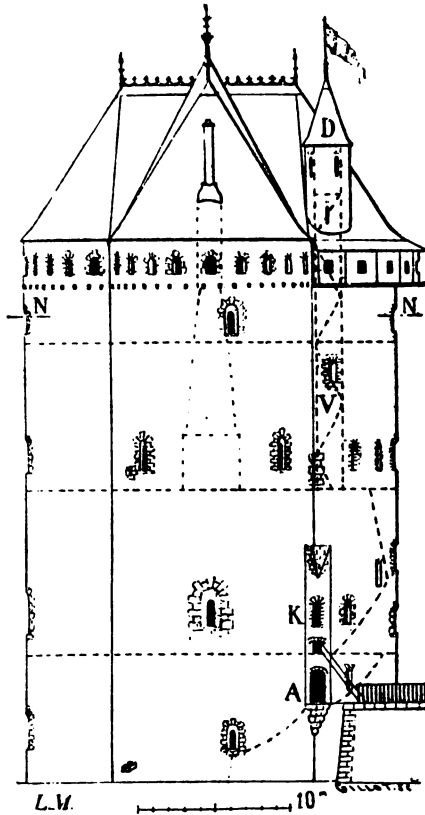


(Fig. 10.) — Plan de l'étage inférieur du donjon.

Légende : A Poterne et vestibule. — P Puits. — F G Escaliers pris aux dépens de l'épaisseur des murs et conduisant à la cave et au premier étage. — L Latrines.

La vue géométrale de l'extérieur du donjon (fig. 11) indique clairement la disposition de la porte d'entrée A; un pont-levis s'abaissait sur la chaussée diagonale, et une petite ouverture

percée au-dessus de cette porte contenait sans doute le mécanisme destiné à faire jouer le pont-levis.

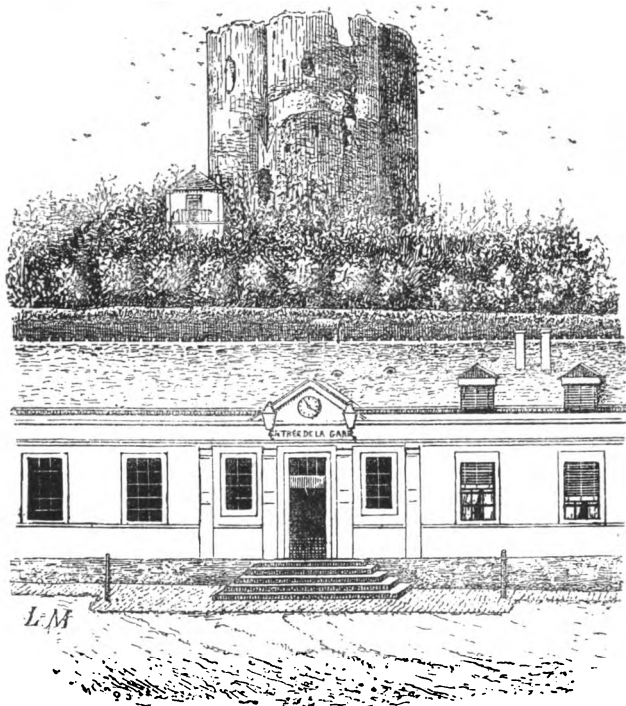


(Fig. 11.) — Vue géométrale de l'extérieur du donjon d'autrefois.

Légende : A Poterne. — K Corps de garde. — V Escalier à vis menant à l'échauguette D.

Voici l'aspect que présente actuellement le donjon en ruines

d'après une photographie prise de la place de l'Embarcadère (fig. 12).



(Fig. 12.) — Le bois et la tour de Guinette, d'après une photographie prise de la place de l'Embarcadère.

Le plan très-curieux du donjon d'Étampes est celui d'une rose à quatre feuilles parfaitement régulière : les quatre tours ou plutôt les quatre portions de tours ainsi formées ont un rayon extérieur de 6 mètres 90 centimètres. Le donjon a 78 mètres de tour (1) et se présente sur une largeur maximum de 24 mè-

(1) Ce chiffre équivaut à 40 toises de 1 m. 95.

tres 45 centimètres. Les murs ont 4 mètres 30 centimètres d'épaisseur à la base, 3 mètres 90 centimètres au premier étage, 2 mètres 90 centimètres au deuxième, 2 mètres 50 centimètres au troisième ; toutefois, le côté qui regarde la ville a une épaisseur constante de 4 mètres 30 cent. jusqu'au troisième étage. Ceci s'explique à cause des escaliers et des petits appartements situés dans l'intérieur des murs comme on le verra ci-après.

Si, du vestibule A de la poterne, on prenait à gauche, on descendait sur le sol de la cave par un escalier F (fig. 40) pris aux dépens de l'épaisseur du mur et arrivant près du puits P. La cave, éclairée seulement par quatre ouvertures très-étroites, était couverte par un plancher reposant sur une saillie ménagée dans la muraille, et sur une grosse colonne centrale circulaire qui montait jusqu'au deuxième étage. On voit encore aujourd'hui les larges trous qui recevaient les poutres principales. Il y avait une cuisine près du puits P, car on voit encore extérieurement l'orifice E de l'évier.

En L est une fosse de latrines également dans l'intérieur de la muraille.

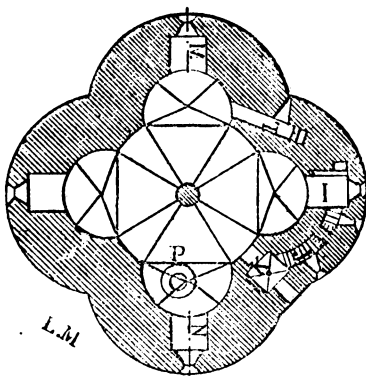
Si du vestibule de la poterne on prenait à droite, on arrivait en I (fig 43) au niveau du premier étage par l'escalier C faisant suite à l'escalier F ; de là, on entrait dans la salle du premier étage par l'embrasure de la fenêtre.

Le vestibule A de la poterne était ainsi placé à mi-étage afin que l'assaillant, entrant précipitamment et allant droit devant lui, tombât d'une hauteur de plusieurs mètres sur le sol de la cave où il se trouvait enfermé ; et puis d'ailleurs, les défenseurs postés sur la rampe ascendante de droite devaient le pousser dans la fosse (4).

Il n'y avait donc point de rez-de-chaussée, à moins qu'on ne veuille considérer comme tel le vestibule A.

(1) Viollet-le-Duc (*Dict. d'arch.*), t. v, p. 51.

En supposant une coupe suivant l'axe MN des plans (fig. 44), on voit en A le vestibule de la poterne, en I l'arrivée au premier étage; l'ouverture E n'est autre chose que la porte des latrines. (La coupe est un peu déviée de l'axe MN, afin qu'on puisse voir le puits et l'escalier qui mène à la cave.)



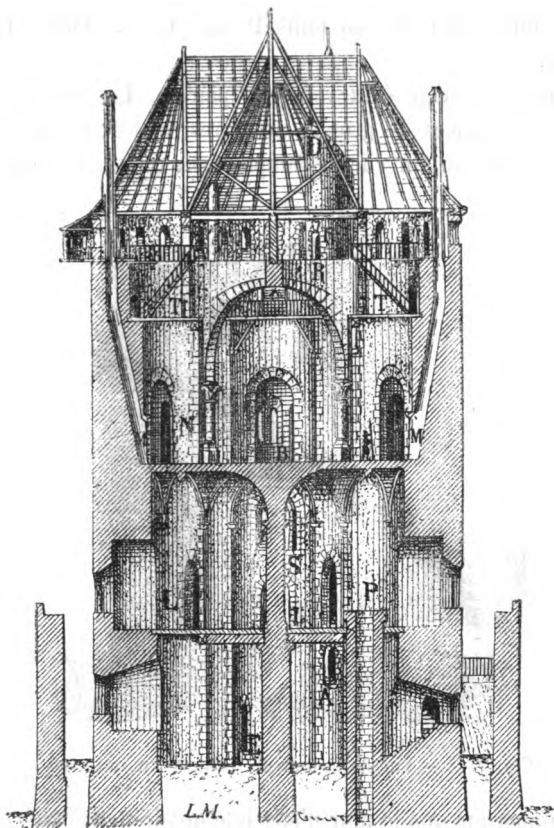
(Fig. 13.) — Plan du premier étage du donjon.

Légende : K Poterne. — I Arrivée au premier étage. — P Puits. — J Escalier conduisant au deuxième étage. — L Latrines.

La salle du premier étage, qui avait dix mètres de hauteur, était éclairée par quatre belles fenêtres à larges embrasures intérieures et voûtées en pierres.

Au-dessus de la poterne A située entre la convexité des tours qui forment le donjon, on remarque une seconde ouverture K (fig. 12) qui est aujourd'hui complètement défigurée par suite de l'arrachement des larges pierres qui l'entouraient. Cette ouverture éclairait une petite salle voûtée K (fig. 13) qui servait de corps-de-garde et était située juste au-dessus du vestibule A de la poterne (fig. 14). Ce petit corps-de-garde contenait sans doute le mécanisme destiné à faire jouer le pont-levis. Un trou quadrangulaire de 40 centimètres de côté percé dans la voûte

du corps-de-garde s'explique difficilement. Néanmoins, on est porté à croire que si ce conduit n'était pas un mâchicoulis, il était tout simplement ménagé pour livrer passage à la corde d'une cloche située à la partie supérieure.



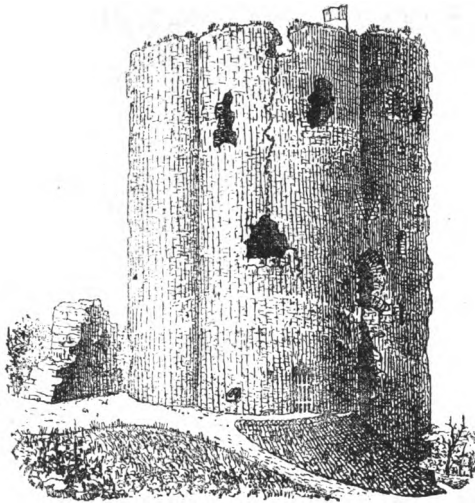
(Fig. 14.) — Vue intérieure du donjon (coupe suivant l'axe MN des plans).

Légende : A Fausse entrée intérieure. — L Latrines. — P Puits. — I Arrivée au premier étage. — S Fausse entrée intérieure analogue à celle A. — B Arrivée au deuxième étage. — MM Cheminées. — T Tribunes. — R Arrivée au troisième étage par l'échaugette D.

On voit encore les traces de la poterne et du corps-de-garde (fig. 15) dans la vue extérieure de la ruine au sud-ouest. Le visiteur entre aujourd'hui par une ouverture que l'on voit en avant et qui n'était autre chose qu'une étroite fenêtre éclairant l'escalier. Cette ouverture est figurée en R (fig. 9).

On voit la margelle du puits P (fig. 14) et l'entrée L des latrines.

Le premier étage était voûté en pierres. La retombée des nervures, formées de grosses moulures rondes, posait sur un simple tailloir ou un cul-de-lampe et sur un pilier central (1).



(Fig. 15.) — Vue de la tour de Guinette au sud-ouest.

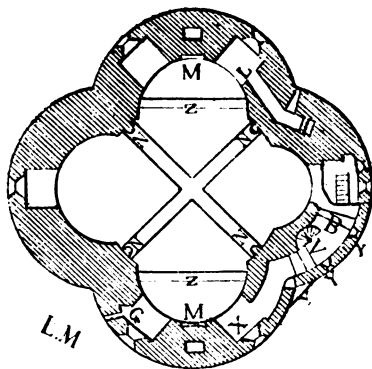
On remarque que le mur d'enceinte quadrangulaire s'approchait assez près de la tour, précisément vers les quatre fenêtres

(1) Selon M. Viollet-le-Duc, le premier étage était primitivement couvert par un plancher qui fut remplacé par des voûtes vers le milieu du XIII^e siècle.

du premier étage. Il est probable que du premier étage on pouvait jeter autant de ponts-volants sur ce mur en cas de siège et se dérober aux poursuites des assaillants par les souterrains. Du reste, le mur d'enceinte paraît avoir atteint la hauteur du plancher du premier étage.

Pour monter au deuxième étage, il fallait entrer dans le corps-de-garde et prendre la rampe de l'escalier J (fig. 13) placée juste au-dessus de l'escalier C. On arrivait ainsi en S (fig. 14) un peu au-dessous du niveau du second étage par l'embrasure d'une fenêtre.

Le second étage était la partie la plus remarquable de l'édifice et devait former l'habitation du seigneur châtelain. Quatre colonnes NN (fig. 16) engagées dans la muraille et ornées de

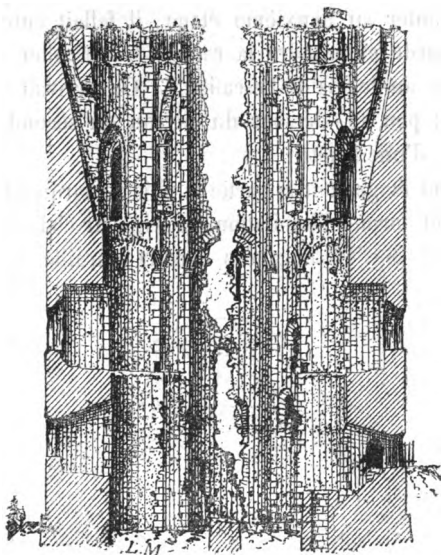


(Fig. 16.) — Plan du deuxième étage du donjon.

Légende : B Arrivée au deuxième étage. — N N N N Colonnes. — M M Cheminée s. — C Latrines. — G Évier. — V Escalier à vis. — B X Galerie ou appartements dans l'intérieur des murs. — Y Y Y Fenêtres éclairant cette galerie. — Z Z Arcs doubleaux destinés à supporter la toiture centrale.

chapiteaux soutenaient de forts arcs doubleaux diagonaux destinés à supporter un plancher. On voit deux énormes cheminées MM dont il ne reste plus que les tuyaux. Les latrines sont

figurées en L. On aperçoit encore une petite ouverture G qui devait servir soit d'évier, soit de meurtrière. On retrouve les latrines en N (fig. 44), ainsi que les cheminées MM.



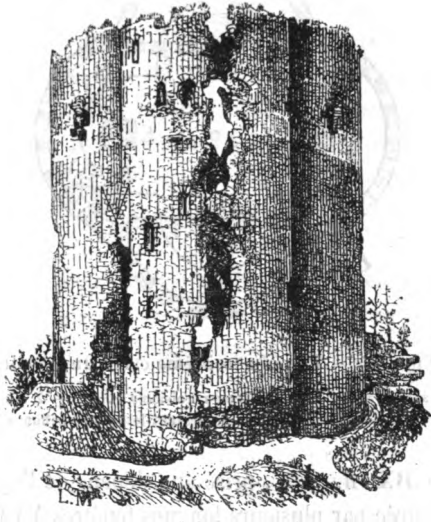
(Fig. 47.) — Vue intérieure de la tour de Guinette.

Voici (fig. 47) la vue intérieure de la tour en ruines qui correspond à la vue intérieure du donjon d'autrefois (fig. 44).

Ces deux figures, ainsi que le plan, indiquent assez exactement la disposition de la belle salle du second étage éclairée par six belles fenêtres à larges embrasures intérieures.

L'escalier s'arrêtait brusquement en S (fig. 44) à l'endroit où l'on voit aujourd'hui une longue brèche. Le dessin (fig. 48)

montre la partie la plus intéressante de la tour de *Guinette*, c'est le côté sud-est qui fait face à la ville.

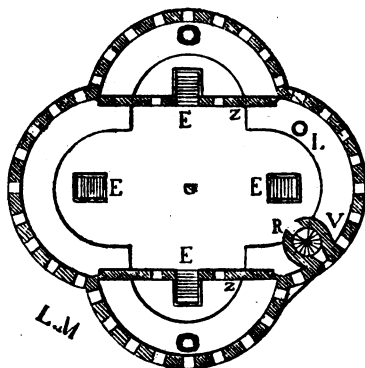


(Fig. 18.) — Vue de la tour de Guinette au sud-est.

On devait arriver au niveau du sol du second étage en B (fig. 14) par les degrés d'un escalier en spirale, ou plutôt à l'aide d'un escalier mobile, disposition dont les forteresses du moyen-âge offrent, dit-on, quelques exemples. On se trouvait alors dans une belle galerie BX qui menait à un escalier à vis V débouchant en R (fig. 14, 16 et 19) au niveau du plancher du troisième étage.

L'escalier à vis V, conformément au tracé ponctué (fig. 11), continuait dans une tourelle très-élevée surmontée de l'échaugette D (fig. 11 et 14), d'où l'œil embrassait tous les environs

et jusqu'à la porte même du donjon qui se trouvait précisément placée au-dessous.



(Fig. 19.) — Plan du troisième étage du donjon.

Légende : V Escalier à vis. — R Arrivée au troisième étage. — Z Murs supportant la toiture centrale. — E Echelles de meunier desservant les quatre tribunes.

La galerie BX (fig. 16), prise aux dépens de l'épaisseur des murs et éclairée par plusieurs longues fenêtres YYY, permettait d'arriver dans la cuisine XMG sans passer par la grande salle. Cette galerie pouvait encore être disposée pour cabinets de toilette, car de petits appartements mieux éclairés que la grande salle remplissaient parfaitement ce but. On doit remarquer que les fenêtres sont percées du côté de la vallée et que l'on y jouit d'un superbe panorama. Inutile d'ajouter qu'il fallait monter puis descendre de quelques degrés.

On aperçoit en ZZ (fig. 16 et 19) deux arcs doubleaux destinés à supporter deux murs qui allégeaient la toiture centrale et le plancher du troisième étage.

D'après M. Viollet-le-Duc, quatre tribunes demi-circulaires TT (fig. 14) placées à mi-hauteur de la salle du second étage communiquaient avec la salle du troisième à l'aide de

quatre échelles de meunier EEEE (fig. 19) passant à travers le plancher. Cette disposition avait l'avantage de permettre aux défenseurs de recevoir facilement les ordres du commandant et le prévenir promptement de ce qui se passait au dehors. On pouvait, de cette manière, réunir toute la garnison dans la grande salle du troisième étage sans encombrement et l'envoyer aussitôt aux créneaux. On retrouve en place aujourd'hui les scellements des poutres principales de ces quatre tribunes, ainsi que les corbeaux qui recevaient les liens (†).

Il serait d'ailleurs difficile d'expliquer autrement la présence de ces planchers à mi-hauteur, sans moyens apparents pour y arriver.

Le deuxième étage avait 13 mètres de hauteur.

Le plan du troisième étage (fig. 19) fait voir que la partie supérieure était complètement libre traversée seulement par les deux murs ZZ portant sur les deux arcs doubleaux.

On voit les latrines en L.

Le commandant du donjon pouvait rassembler une nombreuse garnison dans l'étage supérieur uniquement consacré à la défense. Le plancher sur lequel on devait mettre en réserve un approvisionnement considérable de projectiles et qui avait à résister à tous les mouvements des défenseurs offrait assurément une très-grande solidité.

Les arcs doubleaux diagonaux situés au-dessus des quatre colonnes supportaient aussi le poinçon du comble.

D'après la gravure de Chastillon, le mur du troisième étage était percé de nombreux créneaux assez étroits éclairant l'intérieur. On les chercherait en vain aujourd'hui, car les constructions n'existent plus que jusqu'au niveau NN (fig. 14), avant d'arriver au sol du troisième étage.

La partie supérieure devait pouvoir être garnie de *hourds*

(1) Viollet-le-Duc (*Dict. d'arch.*)

en temps de siège, conformément au système défensif de l'époque (4). Nous avons figuré ces *hourds* sur les vues du donjon en élévation (fig. 11 et 14) du côté regardant la ville.

Il est fâcheux qu'il n'existe aucun renseignement sur la forme et la hauteur des toitures ; mais on croit qu'elles étaient aiguës et coniques au-dessus des demi-tours composant le donjon. Un grand toit central supportait la portion qui ne posait pas sur la muraille.

Toutes les voûtes qui entrent dans la construction du donjon sont à plein-cintre *roman* ; quelques fenêtres sont couvertes par un simple linteau droit, mais on ne reconnaît nulle part aucune voûte ogivale. Ces formes des voûtes, ainsi que les sculptures qui ornent les chapiteaux (fig. 20) font remonter au XII^e siècle l'époque de la construction de cet édifice.

Le donjon du château d'Étampes devait assurément offrir intérieurement quelque chose d'imposant et de monumental. Aujourd'hui, il est dans un assez mauvais état ; cependant, on reconnaît toutes ses dispositions intérieures, pourvu qu'on apporte une certaine attention dans leur examen.



(Fig. 20.) — Chapiteau du deuxième étage.

(1) Viollet-le-Duc (*Dict. d'arch.*) — Les *hourds* étaient des machicoulis en bois dont on garnissait les parapets crénelés dès le XII^e siècle.

Les naissances des voûtes ainsi que des arcs doubleaux diagonaux et autres arcs doubleaux apparaissent en plusieurs endroits. Des quatre belles colonnes du deuxième étage, il n'en reste plus que trois. L'escalier à vis qui conduisait au troisième étage est assez bien conservé. Les rampes des escaliers inférieurs existent aussi; mais, vu l'absence des voûtes et des planchers, on ne peut parvenir jusqu'à l'escalier à vis qu'au moyen d'échelles assez longues.

Des amas considérables de belles pierres, garnies de fleurs de lis et d'autres ornements, qu'on aperçoit sur le sol, proviennent de la chute des voûtes. Plusieurs pierres de taille en secteur, qui devaient appartenir à la colonne centrale, indiquent par leur courbure un diamètre d'environ 4 mètre 40 centimètres. Le *vandalisme* n'a du reste laissé que ce qui était enfoui trop profondément ou bien trop difficile à démolir.

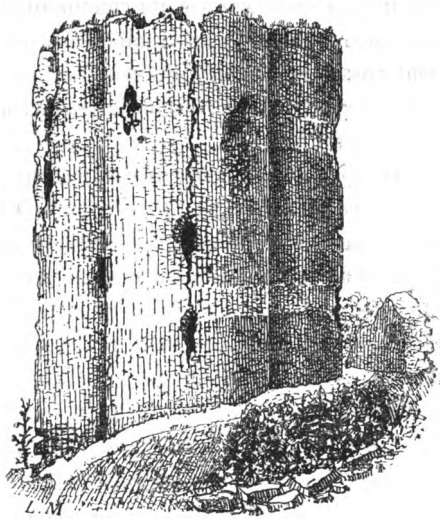
Les lignes blanchâtres qui entourent extérieurement le donjon à différentes hauteurs (fig. 15, 18, 21, 22) datent de Louis XVI.

L'histoire de ces détails est assez curieuse : M. le marquis du Petit-Saint-Mard, frère de M. de Bierville, avait transformé l'ancienne tour en un immense colombier. Il avait fait boucher à grands frais plusieurs brèches. Pour préserver la couvée des pigeons de l'attaque des rongeurs, il fit crépir les joints de pierres et les lézardes avec du plâtre en formant deux ceintures de 2 mètres de hauteur entourant complètement l'édifice. On voit encore intérieurement et au nord un grand nombre de ces boulins; mais la majeure partie se trouvait, dit-on, du côté de la ville à l'endroit où l'on voit la grande brèche. C'est vers 1830, qu'eut lieu un éboulement considérable de la partie restaurée en mauvais mortier de terre rempli de boulins (4).

Voici (fig. 21 et 22) les deux dessins qui représentent les

(1) Des personnes dignes de foi ont entendu la muraille tomber sur le sol, avec un fracas épouvantable.

deux autres côtés de la tour de *Guinette*. On aura ainsi les quatre faces du monument en ruines.



(Fig. 21.) — La tour de Guinette au nord-est.

Le puits et la fosse d'aisances sont deux détails d'aménagements peut-être les plus remarquables du donjon d'Étampes : ils étaient fort utiles sinon indispensables dans un lieu où les assiégés pouvaient rester bloqués fort longtemps. Le puits a été comblé, mais on reconnaît encore parfaitement sa forme cylindrique ; l'escalier du rez-de-chaussée y conduit toujours. C'est M. de Grandmaison qui commença à déblayer le puits en 1840 ; on le videra tout à fait prochainement. Il est probable que ces fouilles n'amèneront pas la découverte de souterrains dans l'intérieur du puits quoi qu'en disent les légendes ; mais si on ne fait aucune découverte archéologique et qu'on ne trouve aucune médaille, on aura au moins de l'eau pour le service du bois de

Guinette. Le beau puits du donjon, qui est en pierre de taille jusqu'au fond selon toute apparence, a 4 mètre de diamètre et une profondeur de 50 mètres.

Le grand conduit de fosses d'aisances allant de la base au sommet de la tour dans l'intérieur de la muraille est bien conservé. Les vastes proportions de ce conduit et surtout sa position dans l'épaisseur des murs firent penser que ce ne pouvait être que d'affreuses oubliettes; mais l'examen le plus superficiel fait justice de cette hypothèse. D'ailleurs ces puits, où l'on descendait les prisonniers destinés à périr de faim, sont fort rares et il n'y a guère qu'au château de Pierrefonds que l'on en voie (1).

Ce fut évidemment par le conduit de fosses d'aisances que les Bourguignons, en 1444, s'emparèrent du donjon, sous la conduite de Roussel, bourgeois de Paris (voir page 39).



(Fig. 22.) — La tour de Guinette au nord-ouest.

(1) Viollet-le-Duc (*Dict. d'arc.*), t. vi, p. 451, art. oubliettes. On sait que le château de Pierrefonds a été restauré par M. Viollet-le-Duc, tout récemment.

On voit la brèche au pied du donjon et à l'est du côté de la ville (fig. 48 et 24) vers l'angle rentrant formé par la rose à quatre feuilles. Une grande étendue de ce côté de la tour a dû être ruinée en même temps à la base par les pics d'au moins trente assaillants.

Il y a une trentaine d'années on a trouvé, dans la fosse de latrines et parmi la poudrette, plusieurs pièces de monnaie d'or et d'argent datant du règne de Charles VI.

Si l'on regarde attentivement le pied du donjon du côté de la ville et particulièrement près cette brèche des latrines, on remarque que les fondations sont hors de terre et qu'elles sont établies sur du sablon. Plusieurs indices portent à croire que ces fondations n'étaient pas assises sur un terrain plat *horizontal*, mais devaient suivre la pente naturelle du *coteau*.

En 1860, dans les dernières fouilles dirigées avec talent dans l'intérieur de la tour de *Guinette* par M. Charpentier, on découvrit, à 2 mètres au-dessous du sol de la cave et sous le pilier central, les traces du pétard qui devait faire sauter l'énorme donjon en 1590. L'explosion n'eut d'autre résultat que de détruire une partie des voûtes et d'occasionner les quatre principales lézardes que l'on voit encore aujourd'hui sur les quatre faces du monument (fig. 15, 18, 21, 22). Quant aux autres brèches, elles ont été faites par les boulets de canon lors du siège de 1652.

M. le Maire fit fouiller en même temps intérieurement au-dessous de la grande brèche pour voir s'il n'existait pas d'étages inférieurs. Les recherches, faites à 4 mètres du sol actuel et au-dessous des fondations, ne montrèrent aucune trace de souterrains; mais elles amenèrent la découverte des belles pierres déjà citées, ainsi que d'une quantité prodigieuse de débris organiques, os de poissons.... Ce qui ne doit pas surprendre puisqu'on sait que cet étage servait de cuisine. On a reconnu en même temps (et c'est une découverte importante qui confirme

ce que nous avons déjà dit) que les fondations reposaient sur le sablon et suivaient la pente naturelle du terrain.

Le sol actuel de l'intérieur du donjon est un peu au-dessous de l'ancien sol de la cave.

C'est un préjugé de croire qu'il existait autrefois des souterrains allant du château à d'anciennes maisons de la ville. « On doit se tenir en garde contre les traditions locales qui s'attachent aux souterrains des vieux châteaux, dit un savant écrivain. On donne trop souvent au moyen-âge des couleurs atroces, et l'imagination accepte trop facilement toutes les scènes d'horreurs que les romanciers placent dans de semblables lieux. Combien de celliers, de magasins de bois, n'ont pas été pris pour d'affreux cachots ! Combien d'os, débris de cuisines, n'ont pas été regardés comme les restes des victimes de la tyrannie féodale (1)... »

Du reste, quand on fit la tranchée du chemin de fer d'Orléans en 1840, on ne découvrit aucune trace de souterrains, soit dans la couche supérieure qui est un terrain calcaire, soit dans l'épaisse couche de sablon qui constitue la colline. Il y avait des souterrains partant de plusieurs maisons de la ville ; mais quoique dans la direction du château et s'en approchant même assez, ils s'arrêtaient aux fossés de l'enceinte de la ville, à l'endroit occupé aujourd'hui par la gare des marchandises, et servaient aux habitants qui voulaient fuir dans la campagne en des temps malheureux (2).

Toutefois, ainsi que nous l'avons vu lors du siège de 1444, il devait y avoir des souterrains qui, du château, se dirigeaient

(1) Mérimée (*Instructions du Comité historique des Arts et des Monuments*, collection de documents inédits sur l'histoire de France.)

(2) Au nombre de ces maisons on cite : les anciennes maisons habitées par les duchesses d'Etampes Anne de Pisseleu et Diane de Poitiers, situées rue Sainte-Croix ; une maison située place de l'Embarcadère, occupée aujourd'hui par le café Lenoir, et dans laquelle on a découvert, au commencement du siècle, plusieurs antiquités, des pièces de monnaie, des poteries, etc.

vers la campagne, et par lesquels les assiégés faisaient des sorties.

La tour de Guinette est habitée par une quantité prodigieuse d'oiseaux de proie qui se plaisent à y construire leurs nids. Inutile d'ajouter que la crête est couronnée d'une végétation luxuriante ; ce fait se produit en général sur toutes les vieilles murailles.

- « Dieu, sur les vieilles tours, pose le nid charmant
- « Et la broussaille en fleurs qui luit dans l'herbe épaisse,
- « Car la ruine même, autour de sa tristesse,
- « A besoin de chaleur et de rayonnement (1)!... »

L'ascension de la tour est assez périlleuse. Plus d'une fois, d'imprudents dénicheurs de corbeaux ont trouvé la mort en tombant d'une hauteur effrayante (2).

Un jour, l'abbé ***, voulant faire une expérience sur la navigation aérienne, s'est élancé du haut de la tour dans un appareil très-compiqué. L'expérience ayant manqué, l'inventeur infortuné se cassa plusieurs membres dans sa chute.

« Après la description sommaire, dit M. Victor Petit, il est
« nécessaire d'indiquer le mode de construction motivé par la
« nature des matériaux qu'on avait à employer. La base de la
« tour est formée de quelques assises en pierres de taille de
« moyenne grosseur ; c'est un calcaire d'un grain fort dur.
« Tout le reste de la maçonnerie est en petits fragments de
« moellon cassé au marteau et formant un blocage d'une très-
« grande solidité qui était recouvert, à l'intrados comme à
« l'extrados, d'un crépi de mortier, chaux et sable. Tous les

(1) Victor Hugo (*Les Rayons et les Ombres*), 1839.

(2) Nous avons vu nous-mêmes, le 14 juin 1859, un jeune ouvrier couvreur étendu sur le sol et poussant des cris effrayants ! il venait de tomber du haut de la brèche qui regarde Dourdan en se faisant les blessures les plus horribles : il avait le crâne ouvert, la mâchoire brisée, une jambe et un bras cassés... Transporté à l'hospice, il vécut encore jusqu'au 20 juin.

« parements et les cintres des ouvertures sont bordés de pierres
« de taille soigneusement dressées et jointées par une couche
« très-mince d'excellent mortier. Les claveaux des grands arcs
« doubleaux sont minces, d'une épaisseur uniforme et parfait-
« tement posés. La brique n'a été employée que pour le foyer
« des cheminées; elle est disposée en arête de poisson. Enfin,
« sur les quelques plaques de plâtre restées aux murailles, on
« ne remarque aucune trace de peinture (1). »

Nous pourrions ajouter que parmi les nombreuses inscriptions qu'on voit à l'intérieur il y en a d'assez anciennes.

Sous la féodalité, le château d'Étampes faisait la désolation des habitants de la contrée. Aujourd'hui, la ville est fière de posséder une ruine aussi curieuse.

Le donjon d'Étampes, avec son plan en forme de rose à quatre feuilles, remplaçait avantageusement les donjons carrés des ^xⁱ^e et ^{xii}^e siècles; son flanquement était même supérieur à celui des donjons cylindriques qu'on employait à partir du ^{xiii}^e siècle. Dans les nombreuses ruines qui couvrent le sol de la France, on ne trouve aucune tour qui affecte cette forme, et l'exemple de cette heureuse tentative en est peut-être unique dans le monde entier.

On peut, sans exagération, évaluer à 50 mètres au moins la hauteur de l'échauguette et des anciennes toitures à l'époque où la bannière du seigneur y flottait. Car c'était une « tour des
« plus élevées qui se voient, » dit le duc d'York en ses Mémoires.

Qu'on se figure le château d'Étampes flanqué de toutes ses tourelles avec la grosse tour surmontée de toits aigus garnis de fleurons, et on aura une idée approximative de l'aspect imposant et vraiment pittoresque qui attira maintes fois en ces lieux de si augustes personnages.

(1) De Caumont (*Bulletin monumental*), tome xii, page 488.

Quoique le donjon ne fût pas posé sur le point culminant de la colline, du sommet des toitures on devait cependant pouvoir contempler les plaines immenses de la Beauce.

A lui seul, le donjon demanderait un gros volume pour être décrit complètement. Nous avons mesuré tout récemment sa hauteur *maximum* et nous avons trouvé, comme M. de Caumont, de 34 à 32 mètres (1). Cependant, quoiqu'il ait perdu ses toitures et une partie de son couronnement, du sommet actuel on voit encore, non-seulement la vallée, mais aussi plusieurs villages situés sur une assez grande étendue de pays. Par un ciel serein, on voit la belle colonne trajane de Méréville, située à 25 kilomètres au sud d'Étampes, dans l'un des plus beaux parcs de la France. La colonne Vendôme, à Paris, en reproduit l'architecture et les dimensions (2).

Les ruines d'Étampes sont au nombre des plus belles ruines des donjons de la France, et viennent immédiatement après les ruines gigantesques de Coucy (Aisne)..

Nous avons calculé que la masse de la tour de *Guinette* est actuellement d'environ 6,000 mètres cubes de pierres. Avec ces matériaux on pourrait bâtir un mur de 3 kilomètres de longueur sur 4 mètres de hauteur et 1 demi-mètre d'épaisseur.

Du coteau de *Guinette*, au pied de la ruine, on jouit aussi d'une vue superbe. Toute la ville, qui se déroule aux yeux du spectateur avec ses tours et ses clochers, ses prairies et ses charmantes promenades, forme un panorama qui est peut-être le plus beau des environs de Paris. Aussi, sans être archéologue ou artiste, on visite volontiers la patrie des Geoffroy Saint-Hilaire

(1) Ce chiffre de 50 mètres ne doit pas étonner, le donjon de Coucy avait plus de 200 pieds de hauteur. En outre, une tradition assez accréditée veut que le donjon d'Étampes, sans ses toitures, ait eu autrefois 30 pieds de plus qu'aujourd'hui.

(2) Pour la description du château de Méréville, accompagnée de plusieurs points de vue choisis du jardin et de ses merveilles, voir: *Les nouveaux Jardins de la France*, par Alexandre de Laborde, Paris, 1808, in-f°, p. 95. Chaque exemplaire de l'ouvrage est écrit en anglais, en allemand et en français.

et surtout le curieux monument, où, comme l'a dit le poète :

.... Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres,
De ces murs désertés, habitent les ténèbres.

BOILEAU.

Après avoir consacré nos loisirs à cette tour fameuse, nous nous attacherons, lorsque d'autres loisirs nous le permettront, à étudier quelques constructions intéressantes dont le moyen-âge a doté la ville d'Étampes, et notamment la maison qu'y fit construire François I^{er} *pour loger de France la plus belle.*



PIÈCE JUSTIFICATIVE.

ANALYSE

De la lettre de M. de Mont-Rond, lue à la séance du Comité historique des Arts et des Monuments, le 23 février 1842, sous la présidence de M. le comte de Gasparin (1).

« M. Maxime de Mont-Rond, correspondant à Étampes, adresse quelques détails sur divers monuments d'Étampes et des environs. L'église de Saint-Basile, à Étampes, fondée par le roi Robert, porte l'empreinte de diverses sortes d'architecture et conserve les traces de sa première fondation. Le portail est en style roman; on vient d'enlever le plâtre dont il était revêtu, et l'on a mis à jour une suite de colonnettes et de chapiteaux pleins d'élégance. On a vu apparaître une scène entière du jugement dernier. Au milieu de cette scène est le pèsement des âmes. L'archange saint Michel tient des balances où il pèse chaque âme séparément; les âmes qu'il trouve trop légères sont rejetées loin de lui et saisies par des monstres qui s'en emparent et les jettent dans l'abîme infernal. Les âmes pesantes, au contraire, vont en paradis. Il est à remarquer que les damnés et les démons sont à la droite de l'archange, tandis que la table

(1) *Bulletin archéologique*, publié par le Comité historique des Arts et des Monuments (1842-43). Paris, in-8°, t. II, p. 112.

de festin où sont assis les justes est à gauche. Ce bas-relief est assez grossier et de la fin du ^xⁱ^e siècle. Le curé de Saint-Basile, ami de l'art chrétien, surveille cette restauration qu'il fait achever. Mais les ressources manquent, et ce monument se recommande à l'intérêt de l'État. — La vieille tour de Guinette, seul débris de l'ancien château d'Étampes, assise sur une colline qui domine la ville et la route de Paris à Orléans, a besoin d'être consolidée. Les travaux qu'on exécute pour le chemin de fer, au pied de la tour, en compromettent la solidité que les siècles ont déjà ébranlée. Il est à désirer que l'État prenne ce débris historique sous sa protection spéciale et fournisse les fonds nécessaires à des travaux de solidité. — L'église de Saint-Sulpice-de-Favières, située à deux lieues d'Étampes, est un joli modèle de l'architecture chrétienne du ^{xii}^e siècle. Le portail en est tout sculpté; ses arcades et sa galerie circulaire, son triple rang de fenêtres et ses colonnettes sont d'une grande élégance. Cette église est contemporaine de la Sainte-Chapelle de Paris. C'était autrefois un lieu célèbre de pèlerinage; aujourd'hui ce n'est pas même une paroisse, et on ne l'ouvre que par intervalle. Elle est abandonnée et dégradée. Presque toutes les fenêtres sont bouchées. Les niches sont vides de leurs saints. La plupart des bas-reliefs qui représentent la vie de saint Sulpice, plusieurs cordons occupés par des anges qui tiennent des instruments de musique, cinq grandes figures du Christ, de deux anges, d'un saint et d'une sainte, sont méconnaissables ou décapitées. Le plâtre qui bouche les fenêtres cache peut-être des vitraux. Les stalles en bois sont sculptées finement de sujets qui représentent la vie de la Vierge et la légende des saints, histoires entremêlées de scènes grotesques, où figurent des moines en capuchon. Ces stalles sont en bon état; mais tout le reste de l'église est très-dégradé. On dit que l'on a accordé quelques fonds pour réparer ce joli monument; mais il est à craindre que les travaux, exécutés par des ouvriers qu'on ne surveille

pas, ne dégradent au lieu d'être utiles. Il conviendrait d'indiquer toutes les réparations urgentes et d'en diriger l'exécution. — M. de Mont-Rond espère pouvoir communiquer un dessin du portail de Saint-Basile.

Le comité s'intéresse vivement à l'achèvement des travaux entrepris dans Saint-Basile, à la conservation de la tour de Guinette et à la réparation de la belle église de Saint-Sulpice-de-Favières. Les derniers monuments, surtout l'église abandonnée de Saint-Sulpice, réclament la protection efficace de l'État.

« Le Comité prie M. le Ministre de renvoyer à son collègue de l'Intérieur la lettre de M. de Mont-Rond. — Les dépenses nécessaires à Saint-Sulpice sont considérables (1). »

(1) Pour la description de l'église de Saint-Sulpice-de-Favières, située à 12 kilomètres au nord d'Etampes, non loin de Souzy-la-Briche, voir *L'Eglise de Saint-Sulpice-de-Favières*, par Patrice Salin. Paris, 1855, in-4°.

FIN.

TABLE.

LETTRE DEDICATOIRE.	7
CHAP. I ^{er} . — PRÉLIMINAIRES.	
La tour de Guinette. — Le manoir d'Étampes. — Origines. — Armoiries. — Étymologies.....	9
CHAP. II. — HISTOIRE.	
I. — Le château sous les rois Robert-le-Pieux, Philippe I ^{er} , Louis VI, Louis VII (1020-1193).....	15
II. — Philippe-Auguste fait enfermer la reine Ingeburge dans le château d'Étampes. — Histoire de cette princesse (1193- 1407).....	18
III. — Prise mémorable du château d'Étampes par Louis de France, duc de Guyenne, à la tête des Bourguignons (1407-1585).....	35
IV. — Le château d'Étampes démantelé par Henri IV (1585- 1590).....	44
V. — Le château d'Étampes depuis Henri IV.....	46
CHAP. III. — DESCRIPTION.	
I. — Le château et ses dépendances.....	51
II. — Le donjon du château.....	62
PIÈCE JUSTIFICATIVE.	
Lettre de M. de Mont-Rond envoyée au Comité historique des Arts et des Monuments, au sujet de ces ruines.....	87

